



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 26 – juillet 2015

La dictée, une pratique sociale emblématique

Numéro dirigé par Catherine Brissaud et Clara
Mortamet

SOMMAIRE

Catherine Brissaud et Clara Mortamet : *Présentation*

Malo Morvan : *La skrivadeg, une communion en paradoxes*

Evelyne Delabarre et Marie-Laure Devillers : *Mise(s) en œuvre d'une activité orthographique : la dictée*

Téguia Bogni et Mohamadou Ousmanou : *Pratiques de la dictée en classe de français dans l'enseignement secondaire au Cameroun. Analyse des approches et de la performance d'élèves dans un lycée à Ngaoundéré*

Danièle Cogis, Carole Fisher et Marie Nadeau : *Quand la dictée devient un dispositif d'apprentissage*

Catherine Combaz et Marie-Laure Elalouf : *Une phrase dictée, trois enseignants, trois formes d'étayage*

Véronique Miguel Addisu : *Conscience métalinguistique et norme orthographique : qu'apprend-on en corrigeant sa dictée ?*

Bruno Trosseille par Catherine Brissaud : *Entretien : La place de la dictée dans les évaluations conduites par la DEPP*

Sophie Anxionnaz : *Le barème graduel : l'évaluation de la dictée au service des apprentissages*

Eugenie Grace Eshoh Ndobu et Veronica Ebica Odey : *Difficultés et erreurs dans le passage de la phonie à la graphie en dictée de langue française : cas des apprenants du FLE de l'université de Calabar (Nigéria)*

Jeanne Gonac'h : *Des variations orthographiques dans les dictées de CMI*

Sophie Briquet-Duhazé : *La dictée de lettres : qu'en est-il au CMI ?*

Jean-Pierre Jeantheau : *La dictée dans les enquêtes sur la « littéracie » des adultes : pratiques, résultats, exemples d'analyses, perspectives.*

Carole Blondel et Jeanne Conseil : *La dictée dans l'enquête IVQ : variation et compétences d'écriture des scripteurs en difficulté avec l'écrit dans les régions Haute-Normandie et Rhône-Alpes*

Mickaël Lenfant : *La dictée dans un bilan orthophonique : analyse psycho-sociolinguistique des données de l'étalonnage du texte à trous d'Exalang 8-11 ans*

LA SKRIVADEG, UNE COMMUNION EN PARADOXES

Malo MORVAN

Paris V Descartes, CERLIS

Introduction

« *Ar skrivadeg* » (« la dictée » en breton), c'est le nom d'un événement annuel se déroulant dans plusieurs villes de Bretagne, ceci incluant la Loire-Atlantique, ainsi qu'à Paris. Dans chaque ville, des candidats participent à une dictée, puis les meilleurs candidats qui y sont sélectionnés se regroupent pour une finale, dans une ville différente tous les ans.

Une présentation des pratiques et des discours, notamment promotionnels, tenus à propos de la *skrivadeg* nous montrera que cet événement se présente comme un lieu de cohésion intergénérationnelle, axé sur une dimension ludique du rapport à la langue (section 1). Pourtant, malgré l'œcuménisme affiché, et la valorisation médiatique et militante de sa dimension fédératrice et divertissante, l'institution de la *skrivadeg* mériterait d'être l'objet d'une analyse moins candide. Le fait que cet événement puisse avoir lieu peut en effet être considéré comme significatif des profondes transformations sociales qui ont touché la pratique du breton lors des dernières décennies.

En particulier, il est possible de s'arrêter sur les contradictions et oppositions qui animèrent le mouvement breton au XX^e siècle, et dont le choix d'une orthographe était un des enjeux centraux. Les débats qui en émergèrent manifestaient un clivage entre deux tendances majoritaires, chacune porteuse d'un contexte particulier de pratiques du breton et d'un projet pour les locuteurs à venir de la langue, et ce n'est qu'à la condition du relatif amoindrissement de ces débats aujourd'hui qu'une dictée choisissant l'orthographe *peurunvan* comme standard peut avoir lieu sans trop de contestations (section 2).

Si la *skrivadeg* peut en ce sens être considérée comme le symbole d'une certaine orientation qui semble avoir gagné la majorité du mouvement breton en termes de normativité linguistique, la nouvelle situation du breton qui en découle engendre elle-même de nouveaux dilemmes et de nouvelles contestations, qui sont observables aussi bien dans l'analyse des textes soumis à la dictée (section 3) que dans celle des discours critiques tenus à son sujet (section 4).

Descriptions des pratiques et des discours autour de la *skrivadeg*

Le fonctionnement de la *skrivadeg*

L'idée de la *skrivadeg* a germé en 1997, au sein de l'association *Emglev bro An Oriant* (Entente du pays de Lorient), puis elle a été reprise en 2002 par l'association nantaise *Kentelioù An Noz* (les cours du soir). Progressivement, alors qu'elle s'organisait dans un

nombre de lieux de plus en plus grand, les Ententes de Pays¹ des zones concernées furent de plus en plus nombreuses à s'impliquer. À partir de 2012, c'est l'association DAO (*Deskiñ d'an oadourien*, « Apprendre aux adultes ») qui se charge de la coordination. Participent également à l'organisation des sélections locales, les associations de cours de breton, les écoles bilingues, etc.

Au sein de l'*emsav*², la *skrivadeg* est désormais devenue une petite institution, un événement annuel doté d'une forte présence dans la presse locale (qu'il s'agisse des revues en langue bretonne lues par les militants ou des éditions locales de journaux régionaux), et faisant l'objet d'un fort travail de promotion et de communication de la part des associations bretonnes.

L'exercice est également l'occasion de manifestations festives, pendant la correction des copies, ou autour de l'annonce des résultats : des chanteurs de la scène brittophone y donnent des concerts, des cadeaux sont distribués aux participants, de la nourriture est servie, des exposants sont présents, notamment des maisons d'édition³.

Depuis les dernières années, l'invention du texte de la dictée est soumis tous les ans à un auteur ou enseignant différent, généralement assez connu dans le monde du militantisme breton (en raison d'ouvrages publiés, de responsabilités associatives, etc.)⁴.

Les candidats sont classés par catégories, mais commencent avec le même texte : celui-ci devenant de plus en plus difficile à mesure qu'il progresse, les candidats en écrivent une portion de plus en plus longue selon la catégorie de difficulté dans laquelle ils sont classés. Les jeunes enfants ou les débutants n'écriront donc que le premier paragraphe, les candidats de niveau intermédiaire en écriront deux, les niveaux avancés iront jusqu'au troisième, etc. Enfin, les plus téméraires, rédigeant le texte en entier, se confronteront aux derniers paragraphes, les plus semés d'embuches.

Les éditions 2012 et 2013 ont connu 540 participants, celle de 2014 en a eu 569, sur un total de 12 lieux en 2012 et 15 lieux en 2013-2014⁵. À ce qu'il semble, l'événement n'aura plus lieu à partir de 2015, et sera remplacé par un quiz de culture générale à propos de la langue et de la culture bretonnes, reposant sur le même modèle de sélections locales organisées par les Ententes de Pays, suivies d'une finale⁶.

¹ Une « Entente de Pays » désigne une structure créée sur un territoire précis en Bretagne, et destinée à la promotion des cultures locales, bretonne et galloise. Elle agit généralement sous la forme d'une fédération des associations locales de promotion de la langue ou de la culture bretonne ou galloise (cours de langue, de musique, de danse, de sports traditionnels, ...), et participe à des manifestations régionales (telles que la *skrivadeg*, ou encore la semaine du breton et du gallo, la Fest'Yves / *Gouel Erwan*, etc.) en coordonnant les associations de son bassin d'action.

² *Emsav* signifie « se lever par soi-même », c'est le nom qui est donné au mouvement de militantisme en faveur de la langue bretonne à partir du début du XX^e siècle. Le terme est généralement employé de manière assez large par les militants bretons, sans définition précise : il regroupe aujourd'hui aussi bien les linguistes ayant travaillé sur la codification du breton, les auteurs de littérature, que les militants associatifs, les membres de groupes ou partis politiques, les responsables de l'édition en breton, les personnes qui œuvrent à son enseignement, les parents d'élèves scolarisés dans les écoles bretonnes, etc.

³ À titre d'exemple, la Charte des organisateurs de la *skrivadeg*, distribuée par l'association *Deskiñ d'an Oadourien* (apprendre aux adultes) aux associations locales participant à l'organisation des sélections, leur demande de préparer un goûter et d'organiser une animation en breton : théâtre, concert, lecture, contes, dessins animés, magie, marionnettes... [...] ».

⁴ Ont notamment participé à l'élaboration des textes : Daniel Doujet, Mich Beyer, Herve Le Bihan, Lan Tangi, David ar Gall, Yann-Fulub Dupuy, ...

⁵ Selon les données qui nous ont été fournies par *Deskiñ d'An Oadourien*, qui la coordonne depuis 2012.

⁶ Cette information nous a été communiquée par le directeur de *Deskiñ d'An Oadourien*. L'objectif serait de proposer un événement plus vivant et plus à même d'attirer un public plus large, y compris parmi les non-bretonnants.

En observant les discours tenus sur la *skrivadeg* par les associations organisatrices⁷, on constate la présence de deux topiques récurrents : la dimension fédératrice, tant au niveau générationnel qu'au niveau territorial, et la dimension ludique et festive.

*Si cet évènement est une occasion festive de se retrouver autour de la langue, c'est aussi une date qui fédère toutes les générations, et leur permet de faire vivre la langue.*⁸

Un événement présenté comme fédérateur

La *skrivadeg* est fréquemment présentée comme événement créateur d'une cohésion, voire d'une communion. Celle-ci se décline sous deux dimensions : d'une part, elle permet de faire les générations se retrouver entre elles ; d'autre part, elle montre, par la participation des habitants de Loire-Atlantique, sa profonde connexion avec la Bretagne.

La mise en valeur d'un lien entre les générations

Les organisateurs de l'événement se félicitent régulièrement de la diversité des personnes qui y participent : enfants scolarisés dans les écoles en breton *Diwan* (associatif sous contrat pratiquant l'immersion), *Dihun* (bilingue privé confessionnel), *Div Yezh* (bilingue public), adultes apprenant en cours du soir ou ayant suivi un stage de formation intensive, enseignants, étudiants en breton, figures connues du monde du militantisme breton, amateurs éclairés, etc. On y souligne le lien intergénérationnel qui s'y crée, puisque petits et grands participent à un même événement.

Un exercice ludique et inter-générationnel

*Cette grande dictée, à la manière des célèbres dictées de Pivot, s'adresse à tous les brittophones, depuis le CE1 jusqu'aux retraités. Des femmes et des hommes de tous âges viennent ainsi de tout le département.*⁹ [...]

visiblement, peu de finalistes locaux auraient voulu manquer cette manifestation culturelle où se retrouvent des amoureux exigeants de la langue bretonne, dans un esprit plutôt joyeux de compétition.

*Tous les niveaux scolaires s'y retrouvent : CE, CM, collège, lycée, et pour les non-scolaires tous les niveaux de maîtrise et tous les âges : c'est l'un des secrets les plus efficaces et les moins bien gardés de la dimension festive et familiale de la Skrivadeg !*¹⁰

La revendication d'un lien avec la Loire-Atlantique

La participation des habitants de Loire-Atlantique est régulièrement soulignée par les promoteurs de l'événement, qui y voient un plébiscite de la culture bretonne par les habitants du département, légitimant son rattachement administratif à la Bretagne.

⁷ Dans cette section, notre analyse repose sur un corpus composé principalement d'articles de presse ou textes promotionnels, présents sur internet (sur les sites des associations concernées, dans la presse régionale (Le Télégramme, Ouest-France, Ya !) et en version papier.

⁸ Consulté sur : <http://www.agencebretagnepresse.com/article.php?id=29484>, promotion de la *skrivadeg* 2013, lien vérifié le 12/11/2014.

⁹ Consulté sur : <http://www.agencebretagnepresse.com/id=14308>, promotion de la *skrivadeg* 2009, lien vérifié le 12/11/2014.

¹⁰ Consulté sur : <http://udbstnazer.over-blog.com/article-finale-de-la-skrivadeg-a-carhaix-une-presence-tres-applaudie-de-la-loire-atlantique-105891023.html>, lien vérifié le 13/11/2014.

Comme chaque année on a pu noter [sic] une forte participation des nantais à cette dictée en breton... et une belle présence parmi [sic] les lauréats, preuve en est que Nantes est bien en Bretagne !¹¹

La popularité de cet événement en Loire-Atlantique fait de la ville de Nantes la première en terme de fréquentation avec chaque année près de 150 participants !¹²

L'année dernière encore, c'est Nantes qui a attiré le plus grand nombre de participants au premier tour, avec 140 personnes, tous niveaux et tous âges confondus.¹³

Pourquoi le taire ? la Loire-Atlantique a fait une vive impression par le nombre et la qualité de ses candidates et candidats. Ils ont été vivement applaudis, et pas seulement par leurs accompagnateurs également nombreux. Cette présence, ces résultats et cet accueil rendent compte plus que tous les discours de la petitesse et de la sottise nationalistes du découpage régional qui nous est imposé. Jour après jour, en particulier à l'école et dans la presse, ce découpage vise à ronger les profonds et riches sentiments de solidarité ouverte qui rassemblent les Bretons mais qu'ils n'imposent, eux, à personne.¹⁴

« Cela permet de se retrouver entre gens qui parlent breton, mais aussi de montrer qu'il y a énormément de gens qui s'intéressent à cette langue dans le pays nantais », estime Wilfrid Anezo, un conducteur de trains de 37 ans, qui a appris à parler breton lors de cours du soir. Ses deux fils de 9 et 10 ans parlent aussi à présent la langue de leurs aïeux, des paludiers de la presqu'île guérandaise. Un tiers des participants de la « Skrivadeg » nantaise samedi étaient, comme eux, des écoliers et des collégiens.¹⁵

L'argument présenté par ces discours est assez simple : puisque 100 à 150 personnes participent à la sélection de la *skrivadeg* à Nantes, et puisque ce nombre est plus grand que dans les autres villes en Bretagne¹⁶, cela signifie que les habitants de Nantes sont attachés à la culture bretonne, et donc qu'il est légitime de revendiquer que la Loire-Atlantique soit à nouveau rattachée administrativement à la Bretagne.

Il mérite pourtant plusieurs remarques. D'une part, un bon nombre des passages cités ne mentionnent pas la Loire-Atlantique mais uniquement la ville de Nantes. Cette métonymie réduisant le département à sa seule capitale, assez fréquente dans le discours sur « la réunification de la Bretagne », est assez surprenante lorsqu'on la met en rapport avec la critique produite par les mêmes milieux du « jacobinisme centralisateur », mentionné comme ayant tendance à identifier la France à Paris, et poussant donc à négliger voire à favoriser le déclin des pratiques périphériques comme celle de la langue bretonne¹⁷.

¹¹ Consulté sur : http://www.dao-bzh.org/index.php?option=com_content&view=article&id=83&Itemid=151&lang=fr, lien vérifié le 13/11/2014.

¹² Consulté sur : <http://www.agencebretagnepresse.com/id=14308>, lien vérifié le 13/11/2014.

¹³ Consulté sur : <http://www.agencebretagnepresse.com/article.php?id=24913>, promotion de la *skrivadeg* 2012, lien vérifié le 12/11/2014.

¹⁴ Consulté sur : <http://udbstnazer.over-blog.com/article-finale-de-la-skrivadeg-a-carhaix-une-presence-tres-applaudie-de-la-loire-atlantique-105891023.html>, lien vérifié le 13/11/2014.

¹⁵ Consulté sur : <http://www.20minutes.fr/nantes/896169-20120312-dictee-pivot-breton-fait-petits>, lien vérifié le 13/11/2014.

¹⁶ Les données dont nous disposons indiquent : 99 candidats en 2012, 80 en 2013, et 94 en 2014, ce qui est effectivement plus que dans les autres lieux.

¹⁷ Un exemple, parmi d'autres, de ce type de discours, en lien avec la *skrivadeg* : « Si l'objectif premier est évidemment ludique et convivial, cette dictée peut également mettre en exergue l'actualité de la langue bretonne, si souvent remise en cause par nos actuels gouvernants jacobins qui, renouant avec les bas-fonds de la révolution, s'évertue à vouloir même nier son existence. Langue profondément vivante, le breton a vocation à être redécouvert, développé, en sensibilisant les jeunes générations bretonnes à leur Histoire locale. » (Consulté

D'autre part, l'argument est intéressant si on le compare à ceux généralement invoqués en Bretagne par les défenseurs du rattachement de la Loire-Atlantique, en ce qu'il insiste plus sur l'actualité d'une pratique du breton aujourd'hui que sur la dimension historique qui rattachait la Loire-Atlantique et la culture bretonne¹⁸. Pourtant, cet argument peut également se retourner contre lui-même : si en effet nous disons qu'une forte participation à la *skrivadeg* légitime le rattachement de la zone considérée à la Bretagne, et si par ailleurs on sait que la *skrivadeg* a lieu également à Paris, ainsi qu'à Bayonne en 2013, on constate l'utilisation pour Nantes ou pour la Loire-Atlantique d'un argument qu'il ne viendrait pas à l'idée d'invoquer pour Paris ou Bayonne ; en effet ce n'est pas parce que certains Parisiens participent à la *skrivadeg* que cela justifierait le rattachement de Paris à la Bretagne.

Un événement présenté comme festif et ludique

Loin de véhiculer l'idée d'une dictée pénible ou d'un exercice de normativisme académique, la *skrivadeg* est généralement présentée comme lieu où l'on célèbre les valeurs de cohésion des bretons dans un rapport ludique à la langue. Les articles annonçant l'événement dans la presse ou émanant des associations organisatrices insistent sur sa dimension festive et conviviale. Sont également mentionnés l'effet stimulant de l'émulation liée à l'aspect « concours »¹⁹, et son caractère didactique pour améliorer ou mesurer sa connaissance de la langue bretonne. Les animations et concerts que la Charte des organisateurs, mentionnée précédemment, incite à proposer, sont régulièrement mis en avant dans la presse et permettent également d'attirer des personnes qui ne participent pas elles-mêmes à la dictée, ou l'entourage des participants.

*L'objectif de la Skrivadeg est de passer un bon moment autour de la langue bretonne.*²⁰

Ils sont des centaines à y participer, enfants et adultes. Ils viennent de tous les coins de la Bretagne pour relever le défi et rendre une copie impeccable. Cette année encore la Skrivadeg attirera un grand nombre de personnes. [...]

*C'est la grande dictée en breton qui est organisée chaque année, en même temps dans les villes de Bretagne. Elle a toujours lieu dans une ambiance festive et chaleureuse, avec des animations, des spectacles ou des concerts sur le temps de correction. C'est une occasion de plus de se retrouver autour de la langue bretonne.*²¹

On trouve une présentation particulièrement explicite de cette valorisation de la dimension ludique de la *skrivadeg* par ses promoteurs et organisateurs dans certains passages d'un documentaire tourné à Cavan, dans le Trégor (Côtes d'Armor), lors de la sélection locale de 2009 :

[00:38 – 01:00]

sur : <http://urbvm.com/dictee-en-bretonar-skrivadeg-a-vannes-1ere-selection-le-samedi-23-mars-a-14h30/>, lien vérifié le 13/11/2014)

¹⁸ Anne de Bretagne et le château des Ducs de Bretagne sont habituellement les topiques récurrents sur le sujet. Ces déclarations sont par ailleurs à mettre en rapport avec les analyses que tire Broudic (2009) du sondage de 2007 : il constate que 2 % de la population de Haute-Bretagne (qui couvre l'Est du Morbihan et des Côtes d'Armor, et la totalité de l'Ille et Vilaine et de la Loire-Atlantique) déclare comprendre le breton (*op. cit.* : 57), et que 1 % déclare le parler (*op. cit.* : 62-63). Mais « en Loire-Atlantique, le résultat est nul » (*op. cit.* : 57, 83).

¹⁹ On trouve par exemple régulièrement des expressions comme « se mesurer à l'orthographe bretonne », « relever le défi », un article titre « qui seront les champions de l'orthographe en breton ? » (<http://www.agencebretagnepresse.com/id=14114>, promotion de la *skrivadeg* 2009, lien vérifié le 12/11/2014).

²⁰ Consulté sur : <http://www.fr.opab-oplb.org/evenement/423/105-evenements.htm>, lien vérifié le 13/11/2014.

²¹ Consulté sur : <http://www.agencebretagnepresse.com/article.php?id=24913>, lien vérifié le 15/11/2014.

Stefan Alliot (lecteur et correcteur) : *Me eo ma flijadur din aze + reizhskriñ + (rires) a blij din kalz*

Gireg Konan (au micro) : *Haa + ha koulskoude * tud 'zo hag a oa... oa gwall sirius aze*

SA : *A ya, gwall sirius e oac'h ? **

GK : *A ya, bez' oa tud hag a gave +, hag a gave +, hag a + vije klevet oc'h huanadiñ, hag o + o termal*

SA : *Hañ gwir eo !²²*

Traduction :

SA : *Moi c'est mon plaisir là + orthographe + (rires) me plait beaucoup*

GK : *Eet + et pourtant * il y a des gens qui étaient... étaient très sérieux là*

SA : *Ah oui, vous étiez très sérieux ? **

GK : *Ah oui, il y avait des gens qui trouvaient + qui trouvaient + qui + que l'on entendait soupirer et + bougonner*

SA : *Han c'est vrai !*

Ici, Stefan Alliot, qui participe à la *skrivadeg* en tant que lecteur et correcteur, semble présenter la pratique de l'orthographe comme une forme de hobby, ou quelque chose que l'on pratique pour son plaisir, et son air amusé face aux questions de l'interviewer donne l'impression qu'il n' imagine pas que des personnes puissent y éprouver un malaise. L'interviewer, quant à lui, en dramatisant légèrement la « souffrance » des participants, la présente finalement comme quelque chose d'assez amusant ou pittoresque, les soupirs ou bougonnements nous faisant penser aux signes de fatigue d'un participant à un quelconque marathon, plus qu'à un sentiment d'insécurité linguistique.

[03:12 – 03:20]

Gwenn Lavenant : ** ez eus moien euh + kejañ gant tud euh + a oar brezhoneg euh + evit ar re zo o teskiñ hag euh + kaout un nebeud profoù ivez evit ar re wellañ*

Traduction :

il y a moyen euh + de rencontrer des gens euh + qui connaissent le breton euh + pour ceux qui apprennent et euh + avoir quelques cadeaux aussi pour les meilleurs.

[03:22 – 03:28]

Mona Mazhe (correctrice) : *An holl a seblant laouen*

GK : *Ya*

MM : *Ya*

GK : *Ur c'hoari eo memes tra.*

MM : *Ur c'hoari, ya ! [en riant]*

GK : *deskiñ en ur c'hoari ?*

MM : *Ya*

²² Retranscrit à partir du reportage vidéo sur la *skrivadeg* 2009 à Cavan : <http://www.kaouenn.net/?q=fr/node/764>, lien vérifié le 13/11/2014

Traduction :

MM : Tout le monde semble content.

GK : Oui

MM : Oui

GK : C'est un jeu quand-même.

MM : Un jeu, oui ! [*en riant*]

GK : Apprendre en jouant ?

MM : Oui.

Ici aussi, la présentation de la *skrivadeg* comme un simple jeu permettant de gagner des cadeaux souhaite afficher un rapport détaché et dédramatisé à la question de l'orthographe, en présentant l'événement comme l'occasion de s'amuser tout en apprenant.

Par ailleurs, toujours dans le but de présenter la *skrivadeg* comme un événement ludique et divertissant, la référence à la dictée de Pivot est régulière ; déjà présente dans un passage cité plus haut, on la lit aussi ici :

*Ah ! La dictée de Bernard Pivot ! Qui n'a pas suivi cet événement ?
Pour ceux qui en auraient la nostalgie, et pour ceux qui n'y auraient jamais pris part,
sachez qu'il existe 100 fois mieux : la dictée en langue bretonne, ar skrivadeg, mar plij !²³*

La valorisation par opposition à la dictée scolaire

On ne peut pas reprocher directement à la *skrivadeg* de reproduire les effets éventuellement discriminants des dictées scolaires telles que proposées dans le modèle français, pour deux raisons.

D'une part, car elle n'est pas imposée à tous les locuteurs du breton, y participe qui veut. Par conséquent, quelqu'un qui aurait peur d'y avoir de mauvais résultats, ou qui n'adhérerait pas à l'orthographe choisie, ou au principe de la dictée, pourra se contenter de ne pas y participer, et ne s'en trouvera pas marginalisé. Il reste possible de participer à l'événement festif en tant que tel sans concourir. En cela, elle repose sur un fonctionnement différent de celui de la dictée comme exercice scolaire, imposé à tous les élèves d'une classe, qu'ils le veuillent ou non.

Un exemple de cette application du libre choix tient dans la possibilité donnée aux candidats de concourir dans le niveau de difficulté qu'ils ont choisi : comme nous l'avons décrit dans le fonctionnement présenté plus haut, tous les candidats de toutes les catégories sont d'abord soumis au même texte, dont la difficulté s'accroît de paragraphe en paragraphe, et ils arrêtent de participer à différents moments correspondant à chaque fois au niveau de difficulté dans lequel ils sont classés.

Chaque candidat pouvant donc choisir son niveau de difficulté et arrêter quand il le souhaite, cela évite aux différents candidats d'être soumis à une attente implicite de maîtrise supposée commune de la langue qu'on leur demanderait d'avoir, et que l'on sanctionnerait pour ne pas avoir : l'événement tient pour acquis le constat qu'il existe différents niveaux de « maîtrise de la langue »²⁴, et plutôt que d'exiger de tous, dès le début, une maîtrise complète, laisse chacun libre de déterminer quelles exigences il souhaite s'imposer à lui-même.

²³ <http://www.bugaleaman.fr/skrivadeg/>, lien vérifié le 12/11/2014

²⁴ L'expression « maîtrise de la langue » est gênante car elle définit implicitement la langue comme un donné dont la définition serait évidente et unanime. Or précisément nous verrons plus loin qu'il n'en est rien. Si nous nous autorisons ici à employer cette expression, il faut en fait plutôt en comprendre « proximité envers le type

Cette prise en compte par la *skrivadeg* d'une diversité de niveaux dans la pratique du breton s'explique assez bien par sa situation sociolinguistique : alors qu'il semble naturel pour certains milieux scolaires de présupposer une maîtrise homogène du français, considéré comme la langue maternelle et quotidienne de la population, le profil des locuteurs du breton (et plus encore celui de ceux visés par les éditions récentes de la *skrivadeg*, cf. plus loin) est majoritairement un profil d'apprenants, cherchant à renouer avec une pratique de la langue dont la transmission intergénérationnelle n'a pas été assurée au XX^e siècle (Pentecouteau 2002 : 96-106). En ce sens, un exercice qui conçoit plusieurs niveaux de difficulté possibles, y compris chez les adultes, ne fait que s'adapter à une situation dans laquelle les locuteurs, apprenants récents pour une bonne part, en sont à des degrés variables d'apprentissage.

D'autre part, la *skrivadeg* ne produit pas les mêmes effets que la dictée scolaire car elle repose sur une logique de valorisation plutôt que de sanction. Il ne s'agit pas de reprocher des mauvais résultats à des élèves récalcitrants, et des pratiques comme les notes très basses ou les notes en dessous de zéro n'y trouvent pas leur place : les participants ne sont pas notés sur 20, on se contente de compter et de comparer le nombre de « fautes ». La *skrivadeg* se contente de valoriser les « meilleurs », en leur faisant participer à la finale, en affichant les noms des vainqueurs dans la presse locale, et en leur offrant des cadeaux et un diplôme pour les 3 meilleurs candidats de chaque catégorie.

Ce sera peut-être le cas d'Alwena, 9 ans, qui a trouvé la dictée « assez dure », mais qui finit première de sa catégorie, avec quand même 15 fautes. « C'est normal, il y a toujours beaucoup de fautes, même chez les adultes, expliquait Gwenn Lavanant, correctrice. Le principe est surtout d'être le mieux classé. » Les trois meilleurs « barrek » (cracs) de chaque catégorie se confronteront aux meilleurs compétiteurs de Bretagne dans la grande finale du 21 mai, à Nantes.²⁵

Cette même Gwenn Lavanant dit d'ailleurs, dans le documentaire mentionné plus haut :

[02:51 – 03:05]

*** euh... dreist-holl ar re + ar re vihan, ar vugale CE ha CM euh + o tont euh + da gemer perzh peogwir bon vite euh [rires] d'am soñj o deus dija skrivadegoù d'ober b'ar skol hag e teuont d'ar sadorn euh + vit euh + vit ar c'hoñkour *

Traduction :

*** euh... surtout ceux + les petits, les enfants de CE et CM euh + qui viennent euh + participer parce que pour eux euh [rires] à mon avis ils ont déjà des dictées à faire à l'école et ils viennent le samedi euh + pour euh + pour le concours. *

Si le début de son intervention, tronqué, ne permet pas de savoir ce qu'elle adresse comme message à ces enfants, le contexte nous laisse penser qu'il s'agit de remerciements ou d'une manifestation d'admiration. Il est intéressant de noter que, dans ce passage, elle ne mentionne pas la *skrivadeg* par le terme « *skrivadeg* », qu'elle a déjà réservé pour le cadre scolaire, mais qu'elle fait ici usage, après une petite hésitation, du terme « *ar c'hoñkour* » (le concours), marquant par-là une volonté de souligner la distinction envers la pratique scolaire de la dictée, en insistant justement sur la dimension de concours, sur laquelle repose la différence entre les deux pratiques de l'exercice.

d'usage verbal promu par les institutions officielles lorsque celles-ci disposent de suffisamment de pouvoir pour que leur définition soit acceptée de manière relativement unanime ».

²⁵ Consulté sur : <http://www.letelegramme.fr/local/cotes-d-armor/lannion-paimpol/paimpol/paimpol/ar-skrivadeg-voyage-aux-iles-avec-la-dictee-en-breton-25-03-2011-1246321.php>, lien vérifié le 15/11/2014.

Ainsi pour ces trois raisons, il ne serait pas exact de dire de la *skrivadeg* qu'elle reproduit les effets sociaux de la dictée à la française. Premièrement car elle n'impose à personne d'y participer, deuxièmement car elle laisse chacun libre de choisir le niveau de « maîtrise » auquel il estime pouvoir se plier, sans imposer un niveau supposé homogène à un public hétérogène, et troisièmement elle pratique plus la valorisation des vainqueurs que la dévalorisation des perdants.

Cette valorisation des lauréats et des vainqueurs constitue d'ailleurs une dimension importante de l'événement sur laquelle il vaut la peine de s'attarder. Comme nous l'avons dit dans la partie de présentation de la *skrivadeg*, les résultats des sélections locales et de la finale sont publiés sur plusieurs lieux : dans la presse régionale généraliste (Ouest-France, le Télégramme), en version papier et sur internet, sur la presse spécifique en breton (notamment la revue *Ya !*), sur les sites et les réseaux sociaux des associations organisatrices et partenaires. Cet affichage des résultats n'est pas anodin car il contribue grandement à la portée de l'événement : dans le microcosme des militants bretons, on peut y voir apparaître le nom d'une connaissance, ou apprécier que nos connaissances voient apparaître le nôtre²⁶.

L'affichage public, et notamment dans la presse, du classement à la *skrivadeg* est donc associé à la possibilité d'une promotion des locuteurs estimés compétents, du moins pour ceux qui adhèrent aux critères de compétence sous-tendus par la pratique de la dictée elle-même.

Si l'ensemble présenté jusqu'ici dresse un tableau quasi-idyllique de la situation, il convient de remarquer que la *skrivadeg*, comme phénomène social, se trouve au centre de tensions beaucoup plus vives et d'enjeux beaucoup moins innocents que leurs organisateurs ne souhaitent bien l'afficher. En particulier, alors que personne parmi les promoteurs de l'événement ne revient sur les choix orthographiques qui y sont appliqués, un bref recul historique nous permet de voir que les options choisies auraient été loin de représenter une évidence il y a encore 20 ou 30 ans.

Les contradictions internes au mouvement breton

Nous défendrons ici l'idée selon laquelle la période d'apparition de la *skrivadeg* (début des années 2000 pour une véritable diffusion en Bretagne) n'est pas un hasard : sans qu'elle fasse suite à un événement particulièrement marquant dans l'histoire du militantisme en faveur du breton, elle se trouve à un point où un certain nombre de débats et tensions internes au mouvement ont été, sinon définitivement clos, du moins fortement atténués. Si bien qu'il aurait sûrement été totalement inconcevable d'imaginer un tel élan commun autour d'une institution comme la *skrivadeg* entre la période de l'après-guerre et les années 1990. Revenons ici rapidement sur les tensions et dilemmes qu'ont connus les militants pour le breton à partir du milieu du XX^e siècle.

De la diversité des pratiques à une unité à prescrire

Un certain nombre d'évolutions historiques ont modifié profondément la manière dont on pratiquait et se représentait le breton au long du XX^e siècle. Bien qu'il existait déjà un petit

²⁶ Ainsi, sur un forum internet (<http://brezhoneg.myrealboard.com/t212-skrivadeg-e-brezhoneg-e-kemper>, vérifié le 12/11/2014), l'administrateur du forum, répondant au pseudonyme de « *kelenner* » (professeur), publie un lien vers l'article d'un journal local présentant la photographie des sélectionnés pour la finale en demandant aux autres membres s'ils le reconnaissent sur l'image. À ceux qui ne le reconnaissent pas, il donne sa description physique. Après la finale, il poste à nouveau un lien vers l'article mentionnant son nom parmi les vainqueurs, et reçoit les félicitations des autres membres du forum.

nombre d'érudits travaillant sur le breton à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle²⁷, à cette époque la majorité des locuteurs parlait des versions fortement localisées au sein d'un usage domestique et majoritairement rural. Tout au long du XX^e siècle, plusieurs facteurs concoururent de manière complémentaire à faire décliner ces pratiques locales²⁸ : l'essor de l'école de la République, la première guerre mondiale réunissant sur le front des locuteurs de différentes régions amenés à parler français pour se comprendre entre eux, la crise du modèle agricole traditionnel breton, le gain de vitesse des transports à grande distance, les opportunités offertes par le développement de nouvelles professions dans l'industrie, les services, le fonctionnariat, le développement des médias nationaux, furent autant de facteurs qui, parmi d'autres, contribuèrent à faire diminuer les pratiques locales de breton pratiquées dans les campagnes, le français étant alors jugé plus propice à des opportunités d'insertion professionnelle pour les nouvelles générations de l'époque.

Il se forma alors un mouvement, composé essentiellement d'intellectuels, et visant la réhabilitation du breton. Pour le mouvement littéraire *Gwalarn*²⁹, l'une des figures les plus emblématiques de ce retournement au début du XX^e siècle, il fallait montrer que le breton ne se limitait pas à une fragmentation de parlers cantonnés à des usages domestiques, ruraux, et archaïques, mais qu'il pouvait se doter des attributs d'une langue aussi « noble » que le français (tel que les gwalarnistes concevaient le prestige linguistique). Cela passait notamment par le développement d'une littérature en breton, par l'invention de néologismes permettant de désigner les réalités de la vie moderne au XX^e siècle, ou encore par un travail linguistique de codification, d'unification, et de normalisation des différents parlers, l'ensemble de ces démarches nécessitant un rapport érudit à la langue.

Gwalarn est avant tout quelque chose de neuf et d'unique : une revue littéraire, destinée à l'élite du public bretonnant, et dont l'ambition n'est rien moins que d'engager la littérature bretonne sur la voie que suit depuis longtemps la littérature de maintes petites nations : la Bohème, la Flandre, la Catalogne entre autres.

[...] réaction violente et raisonnée de la jeunesse cultivée contre les modes surannées et la fausse paysannerie mises en honneur par le régionalisme, contre le clinquant, les fadaïses, le plat et le naïf propagandisme dont a vécu jusqu'ici ce qu'on veut bien appeler notre littérature. [...]

Pour la première fois, une revue bretonnante présentera exclusivement à des lecteurs instruits des articles faits pour eux, susceptibles de les intéresser au même degré qu'une page tirée de n'importe quelle publication d'une capitale européenne, au lieu de contes enfantins et de poésies poussives à l'usage d'illettrés. [...]

Pour la première fois, une revue bretonnante fournira des travaux d'une irréprochable tenue littéraire et, fermant la porte aux patois (même décorés du nom de dialectes), adoptera une langue de forme classique et une orthographe rigoureusement unique, suivant l'exemple des Skelta Segobrani. [...]

Gwalarn, de même que Breiz Atao, n'entend tromper personne. Gwalarn est une expérience : il s'agit de savoir s'il existe en Bretagne un public assez instruit du breton pour pouvoir comprendre la langue littéraire (aussi distante du langage du paysan breton que la langue de M. France l'est de celle du paysan français), un public assez éclairé pour suivre une littérature bretonne qui, tout en s'efforçant de puiser sa sève dans le génie de la race, veut être d'esprit européen, s'inspirant des méthodes littéraires européennes d'aujourd'hui, tant dans l'expression que dans la pensée. [...]

²⁷ Mentionnons Théodore Hersart de la Villemarqué, François-Marie Luzel, Henri d'Arbois de Jubainville, Anatole Le Braz, Émile Ernault, Joseph Loth, François Vallée, Meven Mordiern.

²⁸ cf. Broudic 1995 pour une analyse détaillée de l'évolution de la pratique du breton.

²⁹ *Gwalarn* signifie « Nord-Ouest », du nom d'une revue qui parut entre 1925 et 1944. Cf. Hupel 2010 pour une analyse détaillée du mouvement et de sa démarche.

*Nous répétons ce que nous avons dit tant de fois : le sort de notre littérature, auquel est lié celui de notre langue, et par suite, de notre nationalité, est entre les mains de l'élite.*³⁰

Mais cette entreprise ne fut pas sans contradictions : il existait une diversité de manières de parler en breton, alors que l'objectif était de parvenir à constituer quelque chose qui aurait le statut d'« une » langue, à savoir « le » breton. Fallait-il pour cela sélectionner un usage local et lui accorder un privilège sur les autres, tenter un mélange de tous les usages existants, ou encore inventer un nouvel usage qui ne se reposerait sur aucun des particularismes des anciennes pratiques rurales ? Le passage de la diversité à l'unité fut un problème crucial du mouvement militant en faveur du breton. Si le choix de la tendance *Gwalarn*, et tous ceux qui s'en revendiquèrent par la suite, fut de rejeter cette variété dialectale comme un archaïsme relevant d'une forme de « patois » pour créer un breton véritablement « moderne », il n'en demeure pas moins que cette démarche fut génératrice de vives tensions, dans la mesure où un grand nombre de locuteurs à l'époque ne souhaitait ni abandonner ces usages locaux dont la diversité était perçue comme une richesse, ni simplement se voir qualifiés d'atavismes à éradiquer³¹.

Un grand nombre de graphies en concurrence

Une des applications concrètes les plus vives de cette tension interne à l'*emsav* dès sa naissance concerne l'institution d'une orthographe. Le XX^e siècle a en effet été le témoin de débats virulents concernant les différentes manières possibles de graphier les parlers de locuteurs en Bretagne.

Deux orthographes puissantes et concurrentes s'opposaient l'une à l'autre : d'une part le *peurunvan* (« complètement unifiée »), dont l'idée germa entre 1936 et 1938, et qui fut finalement adoptée en 1941, défendue par Roparz Hemon fondateur de *Gwalarn* dont le manifeste a déjà été cité, par les maisons d'édition *An Here / Al Liamm*, et par un certain nombre de revues en breton (*Al Liamm / Tír na nÓg*, ...); d'autre part le *skolveurieg* (universitaire), forgée en 1953 par François Falc'hun, reconnue à partir de 1955, défendue par l'université de Brest, par la maison d'édition et les revues rattachées à *Emgleo Breiz*, *Ar Falz*, *Brud et Brud Nevez*, *Skol Vreiz*, et les auteurs s'y rattachant.

Mais autour de ces deux pôles principaux gravitent encore d'autres propositions orthographiques : ainsi, la norme KLT, qui était en vigueur avant l'adoption du *peurunvan* et que certains ont continué à utiliser par la suite. Les trois lettres « K, L, T » désignent les trois dialectes³² de Basse-Bretagne dont la prononciation est relativement proche (*Kerne*, *Leon*, *Treger*, pour Cornouaille, Léon, Trégor) et qui ont pu faire l'objet d'une graphie commune par l'*emgleo ar skrivagnerien* (entente des écrivains) au début du vingtième siècle³³.

³⁰ Hemon, Mordrel, 1925.

³¹ En réalité, ce ne furent pas tant les nombreux locuteurs ruraux, peu scolarisés, visés par les propos des intellectuels militants, qui réagirent, que d'autres intellectuels s'étant fait une mission d'étudier et de défendre ces usages décriés par les premiers. « [...] comme dans la plupart des cas, le débat est un débat entre élites. Les représentants de la langue populaire [...] ne sont jamais que leurs propres et uniques mandataires (quand bien même font-ils voter leur grand-père, leur oncle, leur mère..., certifiés locuteurs de naissance pour étayer leurs thèses). » (Hupel, 2010 : 230)

³² L'usage du terme « dialecte » ne doit pas ici laisser croire à l'homogénéité des pratiques verbales sur la zone que l'on associe généralement à ce « dialecte » : en effet des variations d'usage sont observées, y compris entre zones très restreintes et très proches (cf. les atlas de Le Roux, 1924-1963, notés par la suite ALBB). C'est essentiellement en raison de l'usage du breton par les membres du clergé des évêchés de Basse-Bretagne, presque seuls scripteurs du breton avant l'*emsav*, que s'est cristallisée la représentation d'une homogénéité sur ces zones.

³³ L'année 1908 est la plus régulièrement invoquée pour rendre compte de la convention donnant naissance à cette graphie, bien que pour Wmffre (2007) la date de 1907 serait plus appropriée (cf. p. 24, note 11).

Une autre proposition est la tentative de conciliation qui a donné l'*etrerannyezhel* : alors que des tenants du *peurunvan* et du *skolveuriek* se réunissaient régulièrement (principalement à Carhaix) dans les années 1970 pour tenter de trouver une orthographe commune, sans toutefois parvenir à se mettre d'accord, fut publiée en 1975 une méthode Assimil en breton par Fañch Morvannou, dans une graphie qui reprenait des éléments de conciliation proposés mais non définitivement adoptés par les deux camps. Une question régulièrement présente au sein de l'*emsav* consiste à savoir si cette publication était trop hâtive et aurait dû attendre une concertation complète, ou si elle eut lieu sur la base du constat qu'aucune réelle solution commune ne serait trouvée ; quoi qu'il en soit, peu adoptèrent cette graphie de conciliation, chacun des camps retournant à son usage.

Parallèlement à toutes ces graphies subsistent également des propositions de graphies spécifiques au dialecte vannetais³⁴, qu'il s'agisse de sa codification par Guillevic & Le Goff en 1902, ou de propositions plus récentes, ainsi que d'autres graphies moins répandues par lesquelles les auteurs essaient de se rendre plus proches de la prononciation de telle ou telle zone ou localité en Bretagne³⁵.

On le voit, ce que l'on a nommé « la guerre des orthographes » a opposé les militants bretons pendant plusieurs décennies, principalement dans la période d'après-guerre. Dans un tel contexte, l'idée d'une dictée publique n'aurait jamais pu accueillir une adhésion massive : si chacun des camps avait dû organiser une dictée dans l'orthographe qu'il défendait, alors la dimension fédératrice de l'événement n'aurait jamais pu être mise en avant, et l'idée d'accepter une diversité de graphies possibles au sein d'une dictée aurait contredit le principe même de la dictée.

Un des éléments clés qui semblerait avoir marqué un tournant décisif en faveur du *peurunvan* fut son adoption par les écoles *Diwan*³⁶. Aujourd'hui ce n'est pas que le débat soit clos (on trouve toujours des défenseurs des différentes orthographes) mais le *peurunvan* est devenu de fait l'usage majoritaire, notamment en termes de volumes dans l'édition. De plus, toute une génération, celle des élèves ayant été scolarisés à *Diwan*, l'accepte comme une évidence : alors que les locuteurs se formant au breton dans les années 1970 étaient facilement exposés à une diversité de graphies du fait de l'offre qui se proposait à eux en termes de manuels, revues, ouvrages de fiction, etc., aujourd'hui il est fréquent pour un élève sortant de *Diwan* de n'avoir été confronté qu'à des textes en *peurunvan*. Pour la génération de locuteurs jeunes, la diversité des orthographes est donc quelque chose de relativement exotique renvoyant à des débats d'un autre âge.

³⁴ Le terme « vannetais » désigne le dialecte généralement pratiqué aux environs de Vannes, et plus généralement dans le Morbihan. Étant assez fortement différent des trois autres dialectes de la zone KLT, que ce soit en termes d'intonation, de phonétique, de lexique, ou de morphologie, il n'a pas pu être intégré à l'orthographe commune de 1907/1908. Les mêmes précautions que précédemment doivent être prises quant à l'usage du terme « dialecte », qui pourrait masquer une hétérogénéité des pratiques au sein même de la zone généralement associée au « vannetais », le vannetais d'Auray n'étant pas celui de Baud ni d'Hennebont, malgré les quelques dizaines de kilomètres qui séparent ces communes.

³⁵ Dans l'étude des propos tenus sur la *skrivadeg* dans les forums internet, nous verrons un utilisateur, Per-Kouk, qui revendique utiliser une graphie de ce genre.

³⁶ cf. Wmffre, 2007 : 308-310. La première école *Diwan* se crée en 1977, et le 09/03/1980 a lieu une réunion à Lorient où il se décide que l'orthographe *peurunvan* serait celle utilisée à *Diwan*. De là, l'édition d'ouvrages pour la jeunesse, de manuels, et de documentation pédagogique, a suivi dans cette orthographe.

Les partis-pris de l'*emsav* dans l'organisation de la *skrivadeg*

Les discours tenus sur l'unification du breton

Ainsi, si nous souhaitons recontextualiser la situation du militantisme pour le breton dans laquelle intervient la *skrivadeg*, nous constatons qu'il se trouve en prise avec deux problèmes distincts pendant le vingtième siècle :

- D'une part, une volonté de proposer une unification des pratiques du breton, dans le but de faire reconnaître l'existence d'une véritable « langue » ; cette volonté se heurte à la diversité des manières de parler sur les territoires bretons ;
- D'autre part, une volonté de proposer une présentation plus officielle, érudite, et normative, des pratiques linguistiques, dans le but de se détacher d'une image trop rurale perçue comme archaïque ; cette volonté se heurte à la revendication de reconnaissance des locuteurs de milieu rural ou de leurs représentants, qui n'apprécient pas le dénigrement que l'on propose de leurs pratiques verbales, et qui qualifient de « néo-breton » artificiel les créations savantes des premiers.

L'alternative ou le dilemme semblait se présenter de la manière suivante :

- Soit les bretonnants jouent le jeu de l'uniformisation, en ce sens ils peuvent gagner en efficacité, en reconnaissance extérieure, en visibilité, mais ils risquent de reproduire en leur sein, par exemple en marginalisant le breton vannetais ou les parlers des locuteurs ruraux, le rapport homogénéisant à la langue pratiqué en France et qui mène à l'affaiblissement du breton,
- Soit ils valorisaient la diversité des usages verbaux, mais celle-ci pourrait devenir une gêne pour l'édition de textes, et être perçue comme une dispersion des forces militantes, empêchant des projets communs et donnant l'impression extérieure d'une multiplicité de parlers locaux sans cohérence.

Si ces débats ont été très vifs pendant tout le vingtième siècle, on peut constater un certain nombre de changements récents qui instituent clairement une voie comme majoritaire dans les orientations du militantisme pour le breton. Le développement de l'enseignement du breton, dans les écoles, dans le secondaire, et à l'université, la création de l'Office Public de la Langue Bretonne³⁷, de la Charte « *Ya d'ar brezhoneg* » (« oui au breton »)³⁸, signée par les collectivités territoriales, les plans de politique linguistique de la Région Bretagne, les changements démographiques des locuteurs du breton (de moins en moins de locuteurs natifs âgés venant de milieux ruraux, de plus en plus de jeunes locuteurs ayant appris à l'école ou en cours du soir), sont autant de transitions vers une approche du militantisme qui suit la voie de l'institutionnalisation, de l'officialisation, de l'homogénéisation, d'un rapport lettré et érudit à la langue. En ce sens, l'apparition d'une dictée en breton telle que la *skrivadeg* semble tout à fait cohérente au sein de ce moment historique, dont elle est peut-être même un maillon symbolique.

³⁷ En 1982 se crée l'Institut Culturel de Bretagne, qui comprend une commission de langue bretonne. Celle-ci prend son indépendance en 1999 pour devenir *Ofis ar brezhoneg* (« l'Office du breton »), qui devient une institution publique en 2010, du nom d'Office public de la langue bretonne (OPLB-OPAB), devenue l'institution de référence en matière de terminologie officielle et qui joue plusieurs autres rôles dans la promotion du breton.

³⁸ La Charte « *Ya d'ar brezhoneg* » a été lancée le 5 octobre 2001, elle concernait d'abord les associations et entreprises qui souhaitaient afficher publiquement leur usage du breton. Elle s'est étendue aux communes le 22 décembre 2004, et aux structures intercommunales en 2006. L'Office public de la langue bretonne revendique aujourd'hui « 720 structures privées, 173 communes et 13 structures intercommunales » y participant. (source : <http://www.fr.opab-oplb.org/32-presentation.htm>, lien vérifié le 11/03/2015)

Bien que ces transitions ne se fassent pas sans contestations au sein du milieu bretonnant³⁹, elles semblent être la tendance majoritaire qui se dessine ces dernières décennies dans le rapport des locuteurs au breton. Le billet d’humeur qu’un militant pour le breton poste sur son blog nommé « *Lip e Vourrenn* » (« lèche ses babines ») est assez révélateur de cet état d’esprit :

Evel bep bloaz e vo aozet ar Skrivadeg e miz Meurzh. Er bloaz-mañ e vo d’an 19. Dont a ray tiegezhioù da gemer perzh e Brest, Naoned, Roazhon, Kemper. Daoust ha muioc’h a dud a vo er bloaz-mañ ?

Un tamm fest eo ar Skrivadeg. Ha fest ar yezh evel-just. Gouel bihan ar Brezhoneg, eme lod. Un doare ivez da enoriñ an dud a zo o teskiñ. Int-i eo dazont ar brezhoneg, muioc’h eget ar re a oar. Darn zo er skolioù-deiz, darn all er skolioù-noz.

Bri a vez douget d’an doare-skrivañ ivez, un tamm bennak. Abaoe un 20 vloaz bennak bremañ n’eus nemet un doare-skrivañ en darn vrasañ eus ar skolioù, eus ar skol-vamm d’ar skol-veur, implijet gant 9 den diwar dek, 90 % a dud eta. Kement-se ne oa ket c’hoarvezet biskoazh c’hoazh, ha kement-se ne blij ket d’an holl.

Se zo kaoz marteze emañ Ar Falz o kinnig kemmanñ skritur ar brezhoneg. Evel ma kinnige Fañch Broudic en e levr gallek diwezhañ. Pet skritur zo bet gant Ar Falz abaoe penn kentañ hec’h istor ? KLT gant Yann Sohier. Falc’huneg gant Keravel. Assimileg gant Morvannou. Peurunvan bremañ. Poent-bras modernaat. Prestik e vo muioc’h a skriturioù eget a izili. Pet armead en deus ar pab ? a c’houlenne Stalin ? Pet kelenner brezhonek e-barzh Ar Falz ?

*Skrivadeg vat d’an holl.*⁴⁰

Traduction :

Comme chaque année, la *Skrivadeg* sera organisée en Mars. Cette année, ce sera le 19. Des familles viendront y participer à Brest, Nantes, Rennes, Quimper. Y-aura-t-il plus de monde cette année ?

La *Skrivadeg* est une sorte de fête. Et la fête de la langue, bien sûr. La petite fête du Breton, disent certains. Une manière aussi d’honorer ceux qui apprennent. Ce sont eux qui sont l’avenir du breton, plus que ceux qui savent. Certains sont dans les écoles de jour, d’autres dans les écoles de nuit.

Un certain respect est porté également à l’orthographe. Depuis une vingtaine d’années maintenant, il n’y a qu’une orthographe dans la plupart des écoles, de la maternelle à l’université, utilisée par 9 personnes sur dix, 90 % des gens. Cela n’était jamais arrivé auparavant, et cela ne plait pas à tout le monde.

C’est pour cela peut-être qu’*Ar Falz* propose de modifier l’écriture du breton. Comme le proposait Fañch Broudic dans son dernier livre en français. Combien d’écritures *Ar Falz* a-t-elle connu depuis le début de son histoire ? KLT avec Yann Sohier. Falc’huneg [= Skolveurieg] avec Keravel. Assimileg [= Etrerannyezhel] avec Morvannou. Peurunvan maintenant. Il est grand temps de moderniser. Sous peu il y aura plus d’écritures que de membres. Le pape, combien de divisions ? Demandait Staline ? [*sic*] Combien de professeurs de breton y-a-t-il dans *Ar Falz* ?

Bonne *Skrivadeg* à tous.

Plusieurs éléments peuvent être mentionnés pour l’analyse de ce billet d’humeur. D’une part, le rédacteur se place distinctement au sein de l’alternative entre breton pour les

³⁹ Par exemple, nous avons régulièrement entendu l’« *Ofis ar brezhoneg* » désigné sous le nom de « *Polis ar brezhoneg* » (la police du breton) dans des conversations informelles.

⁴⁰ Consulté sur : <http://lip-e-vourrenn.over-blog.com/article-skrivadeg-2011-68597488.html>, au sujet de la *skrivadeg* 2011, vérifié le 13/11/2014.

apprenants et breton pour les locuteurs natifs lorsqu'il mentionne que ce sont les apprenants qui sont l'avenir de la langue. Il est fortement probable que « *ceux qui savent* » renvoie aux locuteurs natifs de milieu rural : si les apprenants sont associés à l'avenir, ceux-ci le sont au passé.

Après avoir indiqué à quel camp il appartenait au sein du débat sur la promotion de breton, le rédacteur emploie l'argument du nombre : le *peurunvan* est, de fait, la graphie la plus usitée. Il souligne cet argument par une présentation redondante qui mentionne à la fois « 9 personnes sur dix » et « 90 % des gens ».

Lorsqu'il mentionne l'ouvrage de Fañch Broudic, il prend la peine de préciser que celui-ci a été écrit « en français », il s'agit d'une stratégie rhétorique qui donne l'impression que son opposant se contredit entre ses discours et ses actes : comment croire quelqu'un qui prétend s'émouvoir du sort du breton alors que lui-même choisit d'écrire en français ?

Plusieurs stratégies sont par ailleurs mobilisées pour discréditer le courant *Ar Falz*⁴¹. En posant une question rhétorique et en égrenant une liste d'orthographe ayant été utilisées par ce mouvement, le rédacteur donne une impression de volatilité dans le but de ridiculiser l'opposant. Cette impression se trouve renforcée d'une part par l'ironie présente dans la phrase qui suit cette liste « *Il est grand temps de moderniser* », laissant entendre : nous n'avons pas encore eu suffisamment d'orthographe différentes avec les 4 précédentes, il nous en faut encore une nouvelle ; d'autre part par les appellations inhabituelles données à deux des orthographe auxquelles il s'oppose : « *falc'huneg* » pour le *skolveurieg* de François Falc'hun, et « *assimileg* » pour l'*etreerannyezhel* proposé par Fañch Morvannou dans sa méthode Assimil. En renvoyant ces orthographe au nom singulier d'un seul auteur, voire d'un seul ouvrage, le rédacteur renforce l'impression de leur marginalité, leur donnant le statut de propositions émanant d'individus isolés.

La proposition absurde « *Sous peu il y aura plus d'écritures que de membres* » renforce quant à elle plusieurs des impressions d'absurdité déjà construites par le propos rhétorique précédent : d'une part, en bon argument par l'absurde, elle présente une pente glissante qui s'avérerait mener à une conséquence ridicule si le raisonnement de départ était poussé jusqu'au bout ; d'autre part, elle continue son association entre les écritures concurrentes au *peurunvan* et la dimension d'individualité, en exacerbant celle-ci jusqu'à montrer que l'état de fragmentation correspondant à « *une écriture pour un individu* » peut être poussé encore plus loin ; cela a également comme conséquence de suggérer une inconstance individuelle, puisque s'il y a plus d'écritures que de membres, c'est que certains changent très souvent de manière d'écrire ; enfin, la présentation d'*Ar Falz* comme marginale peut également être suggérée ici, puisque si le groupe a connu quatre orthographe et se retrouve proche d'avoir « *plus d'écritures que de membres* », cela semble impliquer qu'il n'y aurait pas beaucoup plus de quatre membres au sein du mouvement.

Le dernier argument contre les positions d'*Ar Falz* se construit sur un parallélisme envers le bon mot de Staline : alors qu'on lui demandait de respecter les libertés religieuses, il demandait combien de divisions de soldats le pape possédait pour faire valoir ses arguments. Ici, de même, le rédacteur nous demande rhétoriquement quel est l'effectif des légions dont dispose *Ar Falz* pour promouvoir les changements orthographiques qu'il propose. La question ne porte plus sur la pertinence ou non des arguments, mais c'est la *Realpolitik* qui est invoquée ici : ce qu'*Ar Falz* dira et bien beau, mais que pourront-ils faire ? Combien de

⁴¹ *Ar Falz* (« la faucille ») est une association créée en 1933 par Yann Sohier, d'inspiration communiste, qui entend militer pour l'enseignement du breton dans un cadre laïque. En raison des liens entre la graphie *peurunvan* et l'épisode de la collaboration pendant la seconde Guerre Mondiale, le courant, relancé par Armand Keravel après la seconde guerre mondiale, choisit d'adopter la graphie *skolveurieg* lorsque celle-ci est créée au milieu des années 1950.

personnes pourront-ils mettre au service de la promotion de leur orthographe, en comparaison de la nôtre, qui connaît 90 % des effectifs des locuteurs ?

La phrase de conclusion, « *Bonne skrivadeg à tous* », impose comme une évidence la réponse aux questions rhétoriques posées plus haut, comme si elles étaient tellement insignifiantes qu'il ne valait même pas la peine d'y répondre explicitement, et comme si aucune critique ne risquait vraiment de troubler la bonne marche de la *skrivadeg*.

Au-delà des procédés rhétoriques employés dans ce texte précis, on y retrouve mentionnée, de manière plus ou moins explicites, les topiques communs du militantisme breton : nécessité de l'union et critique des désaccords perçus comme dispersion de l'énergie, renvoi à la dimension pragmatique du nombre de personnes faisant usage d'une norme plutôt qu'à des considérations techniques concernant l'analyse de la norme en question. On trouve ici le prototype d'un discours répandu, qui pourrait se formuler ainsi : la pratique du breton est aujourd'hui trop restreinte pour que les militants puissent se permettre des désaccords ; il est nécessaire de s'unir si nous voulons survivre car les dissensions sont une perte d'énergie qui sera fatale au breton ; ce qui compte n'est pas de savoir si le *peurunvan* est ou non la meilleure graphie d'un point de vue linguistique, mais simplement le fait qu'elle soit la plus implantée.

Si la tenue d'un tel discours est compréhensible, il demeure gênant sous plusieurs points : d'une part ce discours pourrait justifier l'évitement de toute remise en question au nom d'une rhétorique de l'urgence disant « il faut d'abord agir sinon la langue disparaîtra, nous nous remettrons en question plus tard »⁴² ; d'autre part, il pourrait également constituer un habile prétexte pour justifier la marginalisation des usages les moins reconnus institutionnellement au nom de l'évitement d'une dispersion.

Quelles que soient par ailleurs les réserves qu'il est possible d'émettre à l'encontre d'un tel discours, il reste que le billet d'humeur analysé ci-dessus est caractéristique du positionnement qu'adoptent les organisateurs de la *skrivadeg* dans sa mise en application. À ce titre, on trouve, dans la Charte des Organisateurs distribuée par *Deskiñ d'an Oadourien* aux associations locales, les recommandations suivantes :

Il faudra insister pour que le texte soit lu lentement et distinctement du début à la fin. Les lecteurs devront lire ce qui est écrit, sans adaptation locale, car c'est le texte qui sert de référence pour la correction. On peut rappeler que la Skrivadeg est un exercice d'écriture et non de compréhension. [...]

Les correcteurs devront disposer d'une salle calme. Ils devront disposer des dictionnaires (An Here – Al Liamm) et grammaire (Chalm)⁴³ références choisi. [sic] [...]

Chaque mot orthographié différemment du texte officiel, sera compté comme faute. [...]

Si on retrouve plusieurs fois la même faute sur une même copie, on ne comptera qu'une faute.

Parmi les formules intéressantes de cette Charte, on trouve la mention « *sans adaptation locale* », qui signifie que les lecteurs n'ont pas à lire un terme, écrit dans une version « standard », en faisant usage d'une prononciation propre à leur région.

⁴² L'expression « tirer sur une ambulance » sert parfois à désigner chez les militants les tentatives d'autocritiques : elle sous-entend que remettre en question un mode de fonctionnement du militantisme, ce serait l'empêcher d'avancer, ce que l'urgence de la situation linguistique ne permet pas. Une telle rhétorique de l'urgence peut malheureusement servir très facilement à discréditer toute interrogation, y compris celle se demandant si l'ambulance va dans la bonne direction.

⁴³ Les deux ouvrages mentionnés ici comme références renvoient à une approche normative et unificatrice de la langue.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que, selon le directeur de l'association *Deskiñ d'an Oadourien*, cette Charte a été rédigée en 2013, suite à un débat survenu-après qu'un des textes proposés a fait preuve d'une connotation vannetaise, connotation ayant « *un gout trop prononcé pour certains* » (« *ur blaz re greñv evit lod* »)⁴⁴. Ainsi, c'est en réaction à l'apparition d'une manifestation de la diversité dialectale que les organisateurs ont dû se concerter pour pouvoir trouver une définition plus précise de la norme commune : refus des lectures témoignant d'une « *adaptation locale* », renvoi à un dictionnaire et une grammaire de référence, précisions concernant la définition exacte d'une « *faute* » et les modalités de son comptage.

Cette adaptation se présente clairement comme une confirmation de la posture de la *skrivadeg* au sein d'une tendance homogénéisatrice et normative, négligeant les usages locaux et créant les usages fautifs par le simple fait de considérer comme « *faute* » ceux qui ne correspondent pas au texte⁴⁵.

Analyse des choix linguistiques dans les textes soumis à la dictée

Les textes soumis à la dictée sont révélateurs des positionnements sous-jacents des organisateurs en matière de politiques linguistiques. Ainsi, l'analyse des textes proposés entre 2003 et 2014 est-elle instructive quant à l'évolution qu'elle montre dans le rapport au breton des trois associations successives chargées de l'organisation.

2003-2005 : la période de l'Entente du pays de Lorient

Dans la période 2003-2005, la rédaction du texte de la dictée est l'œuvre d'« *Emglev bro an Oriant* », qui est l'Entente culturelle du pays de Lorient⁴⁶. Lorient se situant sur le territoire dit « vannetais »⁴⁷, et la *skrivadeg* n'étant pas encore organisée sur l'ensemble du territoire, on trouve dans les textes de ces années des spécificités propres à ce dialecte. Par ailleurs, comme le montrera l'étude du contenu des textes, les thèmes évoqués sont relativement proches du quotidien des milieux populaires ruraux, et il est possible de penser que l'événement, sans s'adresser spécifiquement à la population des locuteurs dits « natifs », généralement âgés et ayant appris le breton par la pratique orale en milieu rural, leur est du moins accessible. Par ailleurs, le mot « *skrivadeg* », devenu presque un nom propre ou nom de marque par la suite, n'apparaît pas encore, et c'est le terme « *skrivadenn* », désignant la dictée d'une manière plus commune, qui est utilisé.

Parmi les localismes vannetais présents dans le texte donné en 2003, on trouve le verbe « *bout* », qui correspond à un usage propre aux régions vannetaise et cornouaillaise du verbe se disant « *bezañ* » ailleurs⁴⁸. On trouve également le terme « *àr* », qui correspond à une manière spécifiquement vannetaise de graphier ce qui s'écrit « *war* » dans la zone KLT. Devant le terme se trouve une note de bas de page : « *'àr' pe 'war' a c'heller skriv* » [traduction : on peut écrire 'àr' ou 'war']

⁴⁴ cf. la sous-section suivante pour l'analyse du texte de 2013 et de ses modifications. Ces informations et ce passage sont extraits d'un e-mail que le directeur de l'association m'a envoyé en réponse à une demande d'informations que j'avais formulée auparavant.

⁴⁵ Lorsque nous parlons de « création de l'usage fautif », nous ne disons pas que la *skrivadeg* modifie la manière de parler des locuteurs en leur faisant faire des fautes qu'ils ne faisaient pas auparavant, mais plutôt qu'elle introduit la notion de « *faute* » dans l'évaluation de la diversité des usages, autorisant une transition d'une conception horizontale ou relativiste de la diversité linguistique où il existerait simplement une multiplicité d'usages, vers une conception verticale ou normativiste, où il existerait un canon, définissant la validité des usages selon leur proximité avec celui-ci.

⁴⁶ cf. note 1 sur les Ententes de Pays.

⁴⁷ cf. note 32 sur les précautions envers la notion de « dialecte » et note 34 sur le « dialecte vannetais ».

⁴⁸ cf. ALBB, carte 080, « il y a ».

En 2004, on trouve le suffixe « -ion » dans les termes « *sonerion* », « *dañserion* », « *d/tavarnerion* », suffixe plutôt vannetais également⁴⁹, ou bien des expressions comme « *Lod ag an dañserion* », le « *ag* » étant là aussi un particularisme vannetais⁵⁰, là où l'on aurait écrit « *lod eus an dañserien* » ailleurs en Bretagne. Enfin le terme « *argant* » constitue aussi une spécificité vannetaise, le terme principalement utilisé ailleurs étant « *arc'hant* »⁵¹.

Les localismes se font encore plus présents en 2005, qu'il s'agisse de conjugaisons comme « *me 'yay d'ar foar* »⁵², d'écriture différente de verbes connus comme « *bout* » déjà mentionné « *anavet* » et « *anavout* »⁵³, ou de lexique spécifiquement local comme « *barbotat* », « *Koustele* »⁵⁴, « *trezol* ».

À partir de 2006 : une orientation plus érudite et littéraire

À partir de 2006, ce n'est plus *Emglev bro an Oriant* qui se charge des textes de la *skrivadeg*, mais l'association *Kentelioù An Noz* (« les cours du soir ») à Nantes.

On note un changement important : d'une part, les particularismes locaux disparaissent, au profit de tournures de phrases et de choix lexicologiques beaucoup moins spécifiques à une zone précise, d'autre part, le niveau de langue utilisé devient plus difficile et plus littéraire : on sent par exemple un effort esthétique très marqué dans des textes tels que celui des épreuves locales de 2011 ou bien l'épreuve locale des adultes en 2009.

Par ailleurs, le changement de lieu, de Lorient à Nantes, a son importance. Alors que Lorient, en plein pays « vannetais », peut être considéré comme un des bastions du localisme, au sens où l'on trouve dans les environs beaucoup de locuteurs parlant un breton relativement éloigné du standard forgé par les intellectuels évoqués plus haut, Nantes a une toute autre portée symbolique : il s'agit d'une grande ville, elle se situe dans une zone où la pratique du breton n'avait déjà plus cours depuis plusieurs siècles, et dans laquelle il n'existe presque pas de locuteurs du breton (cf. note 18), et se trouve au centre de revendications de rattachement à la Bretagne, déjà évoquées plus haut. Ce changement induit un changement de population visée par l'exercice, qui se tourne alors plutôt vers des nouveaux apprenants urbains sensibilisés à une revendication politique.

Une augmentation des difficultés

La transition se marque dès la dictée de 2006 : on trouve, pour le niveau CE des termes tels que : « *t/draezhenn* », « *serpantoù-nij* », « *aer* », « *war-lerc'h* », « *kestell* », « *traezh* », « *kregin* », termes qui peuvent poser des difficultés à un apprenant de niveau CE en raison de plusieurs paramètres : hésitation entre consonnes simples (*kregin*) ou doubles (*traezhenn*, *kestell*), succession de consonnes pour un seul phonème prononcé (*traezhenn*, *lerc'h*), voyelles doubles « *traezhenn* », « *aer* », pluriels irréguliers « *kestell* » et non « **kastell-où* », etc. En comparant avec les textes donnés les années précédentes, il semble qu'un texte de ce niveau aurait été donné plutôt pour un niveau de collège entre 2003 et 2005.

Une transition dans les thèmes abordés et les références nécessaires

Par ailleurs, alors que les textes des éditions précédentes abordaient des manifestations de la culture populaire (le « *fest-noz* » ou bal populaire breton en 2004, et le « *filaj* » ou la veillée

⁴⁹ cf. ALBB, Carte 523, les pluriels de « pêcheurs », on en trouve quelques occurrences en région Goëlo (région de Paimpol) également.

⁵⁰ cf. ALBB, cartes 006, 007, 008, « d'ici », « de là », « de là-bas ».

⁵¹ cf. ALBB carte 019, « argent ».

⁵² cf. ALBB 477, « il ira ».

⁵³ cf. ALBB 011, « connaître ».

⁵⁴ Aucune des cartes de l'ALBB ne renvoie au terme « pari », mais « koustele » est classé par Ar Mason (1943) parmi les termes spécifiquement vannetais.

où chacun propose une chanson ou un conte en 2005), les éditions suivantes ne mentionneront plus ces situations et feront plutôt l'objet d'un travail d'écriture littéraire, le texte étant signé par des personnalités de la littérature bretonne⁵⁵.

Alors que les premières éditions lorientaises proposaient des textes contenant un lexique assez fortement lié à la vie quotidienne, les choses changent à partir de 2006, notamment pour le dernier paragraphe, le plus difficile : on y trouve alors des mentions d'un vocabulaire spécialisé nécessitant une certaine érudition⁵⁶, ainsi que certains termes particulièrement peu usités et pouvant avoir un rôle de piège pour les apprenants, en ce qu'ils nécessitent une connaissance solide des subtilités de la norme écrite du *peurunvan*. À partir de 2007, on retrouve régulièrement une forme textuelle particulièrement efficace pour la sélection par l'orthographe dans la dictée : la liste de termes spécialisés. Par exemple, à l'occasion d'un texte sur les oiseaux, on mentionnera dans les derniers paragraphes un inventaire rhapsodique de variétés d'oiseaux peu connus, ou bien, dans un texte sur la cuisine, on décrira dans le détail l'ensemble des ustensiles utilisés, y compris les plus improbables.

À qui s'adressent les néologismes ?

Le texte de la finale de 2007 est instructif : il évoque principalement les moyens de transport. On y trouve un grand nombre de référence à de nouveaux moyens de locomotion se développant en ville et à des inventions technologiques récentes. La mention d'inventions récentes dans les moyens de transport, qu'ils soient terrestres ou spatiaux, nécessite un travail de création terminologique intense pour pouvoir nommer ces nouvelles réalités⁵⁷. Alors que les locuteurs de milieu rural n'hésitent généralement pas à emprunter des termes au français dès que le besoin s'en fait sentir, les partisans d'une approche érudite et littéraire du breton pratiquent généralement un travail de création néologique qui refuse toute ressemblance avec des termes français, et va chercher dans le matériau lexical et morphologique du breton lui-même, ou des idiomes apparentés (bas- et moyen-breton, gallois, gaélique, cornique, etc.), les termes nécessaires pour désigner les réalités du monde contemporain. Le texte ici présenté se situe dans cette lignée puisque la plupart des choix terminologiques excluent la ressemblance étymologique avec un terme français⁵⁸. D'autre part, la compréhension de la plupart de ces mots, forgés dans la pure veine celtisante, nécessite un pré-requis de connaissances étymologiques et morphologiques pour comprendre les racines de bases utilisées et la logique de leur assemblage.

Par exemple, pour comprendre « *ar c'hefluskerioù* » (« les moteurs »), il faut savoir que « *kef* » renvoie à « tronc », « *luskañ* » à « rythmer », « *-er* » est un suffixe désignant l'agent d'une action : le total « *keflusker* » devant donc se décomposer en « *kef+lusk+er* », désigne « celui qui rythme le tronc ». Bien qu'ici le terme soit composé à partir de racines relativement communes et répandues, ce n'est pas tant la connaissance des racines présentes dans le mot qui poserait problème que le mode d'analyse pratiquant le découpage et la

⁵⁵ cf. Note 4 pour les auteurs y ayant participé. Le texte des sélections locales de 2007 fait également référence à des auteurs connus comme Añjela Duval ou Youenn Gwernig.

⁵⁶ Par exemple : animaux et ustensiles marins en 2006, variétés d'arbres pour les sélections locales de 2007, moyens de transports pour la finale de 2007, ustensiles de cuisine et épices pour les sélections locales adultes de 2009, plantes du jardin et oiseaux pour la finale de 2010, les différents types de sons pour les sélections locales et la finale de 2012.

⁵⁷ Les termes suivants dans le texte peuvent être considérés comme des néologismes d'invention récente : « *Fraoñverezh, ar c'hefluskerioù, ar c'hwiled-tan, ar skouterioù, ar marc'hoù-tan, diziouerus, ar c'harrdrenioù, trenioù patatez, birinig, trenioù tredan tizh bras, hentoù-tizh, gourhentoù, ar c'hirri-samm, listri-treizh, ar c'hirri-nij, aerlinennoù, loarelloù, egorlistri, bulzunoù-egor, ar c'harbedoù treuzdougerezh, foranerezh, saotradur, dioren padus, treuzdougouen boutin, ar c'henlodennañ-kirri* ».

⁵⁸ Notons deux exceptions : « *ar skouterioù* » (les scooters), « *ar spoutnikoù* » (les spoutniks), qui peuvent sûrement s'autoriser une étymologie non-celtique précisément parce que les termes d'où viennent l'« emprunt » ne sont pas eux-mêmes identifiés par l'auteur du texte comme français, mais comme anglais et russe.

réorganisation des éléments morphologiques composant un mot, qui nécessite un rapport écrit et décontextualisé au langage, c'est-à-dire un rapport scolaire⁵⁹, pour être compris en tant que tel. Bien qu'un locuteur âgé, de milieu rural, ayant appris le breton à l'oral, connaîtra sûrement la signification des termes « *kef* », « *lusk* », et aura déjà employé des mots employant le suffixe « *-er* », il n'aura pas, en voyant la totalité « *keflusker* », été familiarisé à une analyse étymologico-morphologique lui permettant de décomposer ce terme en ces parties plutôt qu'en « *kefl-us-ker* » ou « *ke-flu-sker* ». En ce sens, ce type de mot est compréhensible essentiellement par des personnes ayant été familiarisées à un certain rapport érudite à la composition et décomposition des éléments étymologiques du mot⁶⁰.

Le vocabulaire en question semble donc difficilement compréhensible pour un locuteur de milieu rural, peu sensibilisé aux moyens de transport évoqués, qui aurait quant à lui probablement traduit « le tramway » par « *an tramway* », et qui, n'ayant pas été scolarisé dans une école en breton, ne dispose pas du bagage nécessaire pour pouvoir connaître les néologismes utilisés ou comprendre les règles de leur formation.

Une intégration ambiguë des mots identifiés comme extérieurs

Sur cette même question des positionnements socio-politiques inhérents aux choix lexicaux de la *skrivadeg*, le texte de 2008 souligne une autre dimension instructive : traitant des différentes disciplines sportives, dont des noms internationaux existent déjà et sont partagés dans la plupart des autres langues, il soumet son auteur à un choix : reprendre tels quels les termes répandus, les reprendre en adaptant la graphie aux conventions du *peurunvan*, ou forger de nouveaux termes sur des bases proprement « celtiques ».

Prenons par exemple le terme français « clubs », qui est ici traduit et graphié « *kluboù* » : le « c » est remplacé par un « k », et le « -où », une des marques du pluriel en breton, se substitue au « s ». Pourtant, le « u » continue de s'écrire « u », alors que les conventions graphiques, pour un terme se prononçant /œ/, auraient plutôt incité à écrire « eu ». Il est vrai que le caractère « u » peut être prononcé /œ/ dans un cas précis : les articles indéfinis « *ul, ur, un* ». Mais il s'agit d'une exception notable et dans tous les autres cas, il se prononce /y/. Ainsi, nous pouvons nous poser la question : pourquoi avoir remplacé le « c » et « k » et le « -s » en « -où », mais pas le « u » en « eu » ?

Imaginons deux raisonnements différents mais cohérents de candidats à la *skrivadeg* : pour un premier, « club » étant un « emprunt » fait à un terme « non-breton », il devrait être maintenu dans sa graphie d'origine : celui-ci écrira donc « *cluboù* » (à défaut peut-être d'avoir pu écrire « *clubs* » si aucun terme ne lui avait été dicté) ; pour le second, le terme a fait l'objet d'une appropriation et a été intégré dans le breton, il est donc possible de l'écrire selon les normes graphiques de l'orthographe *peurunvan*, on écrira donc « *kleuboù* ». En fait, quel que soit le raisonnement choisi, les deux candidats seront ici pénalisés, puisque le terme choisi dans le texte officiel, « *kluboù* », fait office de compromis en acclimatant le « c » en « k » pour l'adapter aux normes orthographiques du *peurunvan*, mais en maintenant le « u » dans un usage ne correspondant pas à ces normes.

On perçoit ici l'arbitraire d'un choix relevant de la décision individuelle de la personne qui a rédigé le texte de la finale de 2008. Ici, un comptage scrupuleux des points n'aura que peu

⁵⁹ cf. Lahire (1993) sur la forme sociale scripturale-scolaire créant ce rapport écrit et décontextualisé au langage.

⁶⁰ Ce rapport au mot est revendiqué par Étienne (1983) : « En Bretagne, depuis le début du XIX^e siècle, une école de lettrés et de semi-lettrés groupés en associations et en académies œuvre à unifier et à purifier les parlers des illettrés. » [...] « L'objectif de ses promoteurs fut d'abord d'amener le breton à rivaliser avec le français pour la densité lexicale. Leur véritable ambition est que, devenant son propre moule, la langue soit à même d'affronter tous les besoins à mesure de leur apparition. Autrement dit, son tissu n'est plus seulement considéré comme constitué d'unités lexicales – de mots pour faire des phrases – mais d'unités sémiotiques – de “formants”, radicaux et affixes, pour faire des mots. Sous la syntaxe “externe” s'est codifiée une “syntaxe interne”. L'art du dire comprend – réintègre – la néologie. »

de valeur face à l'incertitude provenant du fait que le choix, pour des termes récents à propos desquels aucune convention autoritaire ne s'est encore imposée, reste à la discrétion de la personne chargée de l'invention du texte. Les quatre possibilités « *cluboù* » (voire *clubs*), « *kleuboù* », « *kluboù* », et « *cleuboù* » auraient pu être présentes, même si la quatrième option semblait incongrue, et si l'option « *clubs* » ne pouvait pas être retenue par un candidat en raison de la prononciation /kløbu/ du lecteur.

Cette ambiguïté se manifeste également dans les choix terminologiques pour désigner les différents sports : alors que « le *foot-ball* » est traduit par « *ar vell-droad* » (« *mell* » signifiant « ballon » et « *troad* » signifiant « pied »), en revanche, d'autres sports, pourtant construits sur la même logique, sont nommés dans l'usage international : « *an hand-ball* », « *ar volley-ball* ». « Rugby » devient quant à lui « *rugbi* ». En deux phrases, le paragraphe de niveau « collègue et apprenants compétents » présente trois manières complémentaires de forger des néologismes : la traduction des racines (« *foot-ball* » devenant « *mell-droad* »), la reprise à l'identique de termes internationaux (« *hand-ball*, *volley-ball* »), et la reprise avec modification des caractères (« *rugby* » devenant « *rugbi* »).

Cette proximité de plusieurs options témoigne bien de l'ambiguïté dans laquelle se trouvent les locuteurs du breton lorsqu'il s'agit de faire usage de termes qui n'étaient pas traditionnellement employés en breton, et soulève plusieurs problèmes : pourquoi a-t-on traduit les racines de « *foot-ball* » et pas celles de « *hand-ball* » et « *volley-ball* », alors que les trois termes sont formés sur la même logique ? De même, il peut sembler logique de réécrire « *rugby* » en « *rugbi* », puisque le « y » n'a pas le statut d'une voyelle dans l'orthographe *peurunvan*, mais on notera que dans cette orthographe, le caractère « a » (-ball) ne sert pas non plus à graphier le /o/ : si l'on avait appliqué le même principe que pour « *rugbi* », il aurait fallu écrire « *hand-boll* » et « *volley-boll* » pour les adapter eux aussi aux conventions graphiques du *peurunvan*. Dès lors, comment le candidat lambda à la skrivadeg peut-il savoir quelle graphie est attendue de lui dès lors que le mot « *rugbi* » n'est pas construit selon la même logique que le mot « *volley-ball* », que dans un cas on adapte un terme emprunté aux conventions graphiques du *peurunvan*, alors que dans l'autre on garde des conventions propres à la prononciation anglaise du caractère « a » ?

D'autres ambiguïtés dans les choix orthographiques

Si cette ambiguïté se manifeste principalement dans les choix graphiques faits à propos des néologismes, dont il semble difficile d'attendre des candidats qu'ils en connaissent l'usage ici attendu alors que leur usage majoritaire n'est pas encore vraiment fixé, codifié, et implanté, elle se manifeste également dans des termes du quotidien : par exemple, le terme signifiant en français « fois » est orthographié « *ar wezh* » dans les sélections locales de 2011 (premier paragraphe), mais « *ur wech* » dans la finale de 2012 (dernier paragraphe). Ainsi, le candidat qui écrit « *ur wech* » en 2011, graphie pour laquelle il aurait été sanctionné cette année-là alors qu'il ne l'aurait pas été la suivante, puis aurait « appris de ses erreurs », se trouverait-il éventuellement pénalisé en 2012 pour avoir écrit « *ur wezh* »⁶¹. Enfin, on notera comme autres ambiguïtés, la notation des onomatopées : alors que l'on lit « *dao !* » en 2012 (quatrième paragraphe), on lit « *dav !* » en 2013 (dernier paragraphe).

⁶¹ Le couple « *gwech / gwezh* » est à l'image du couple « *clé / clef* » en français, pour lequel les deux orthographes sont permises. Le problème n'est pas qu'un tel couple soit utilisé, mais si le texte à lire ne mentionne pas que les deux graphies sont permises, alors il revient simplement à la discrétion de chaque correcteur de compter ou non comme « faute » un usage contraire à celui écrit sur le texte de référence, selon son degré de connaissance, son ouverture d'esprit, etc. On remarquera qu'en 2003, une note mentionnait qu'il était possible d'écrire soit « *àr* » soit « *war* », même si le cas n'est pas exactement identique, puisqu'il s'agissait, alors que la dictée était essentiellement implantée à Lorient, d'accepter un localisme de cette région.

Le cas de 2013 ou la gestion devenue difficile des particularismes locaux

En 2013, on assiste à un phénomène intéressant : deux textes sont proposés, l'un présenté comme un texte en « vannetais », l'autre présenté comme en « standard ». Alors que l'on pourrait penser qu'il s'agirait d'une prise en compte subite de la diversité linguistique oubliée depuis les dernières années, ou d'un revirement soudain envers la démarche d'unification autour du *peurunvan*, il se trouve qu'il n'en est rien. En effet, d'une part, la version 2014 reprend dans la veine précédente en ne proposant qu'un texte, et la Charte, mentionnée plus haut, fait suite à cette édition de 2013 et aux difficultés suscitées. D'autre part, l'auteur du texte original est David ar Gall, auteur pratiquant le breton vannetais et enseignant ce breton dans le collège Diwan de Vannes : le texte qu'il avait proposé était trop empreint de couleur vannetaise, raison pour laquelle une version « standard » a été réécrite. La version vannetaise est signée « David ar Gall », et pour le texte présenté comme écrit en « standard », la mention en bas de page présente « *Diwar testenn David ar Gall* », ce qui signifie « à partir du texte de David Ar Gall ». L'analyse des différences entre le texte original et le texte retouché est ici assez instructive : mis à part les remplacements d'un terme ou d'une expression du vannetais vers un usage plus « standard »⁶², on constate d'une part, que certains éléments en vannetais ne sont pas remplacés, ou seulement certaines de leurs occurrences, et d'autre part, que certains éléments autres que des particularismes vannetais ont été modifiés au passage.

Les occurrences de vannetais qui ne sont pas ou pas toujours remplacées sont les suivantes : dans la premier paragraphe du texte, « *dezhe* » devient « *dezho* », par contre, dans le second paragraphe, « *anezhe* » demeure « *anezhe* » et ne devient pas « *anezho* ». De même, alors que « *àr* » devient « *war* » dans le troisième paragraphe et dans sa première occurrence du cinquième paragraphe, il demeure « *àr* » dans les deux occurrences suivantes du même cinquième paragraphe. On trouve encore, « *ag e oberenn* », qui demeure tel quel à la fin du cinquième paragraphe, alors que le « *ag* » du quatrième paragraphe était remplacé par un « *eus* ». Enfin, le « *bout* » du cinquième paragraphe reste « *bout* ».

On peut s'interroger sur le fait que ces changements non faits d'un texte à l'autre apparaissent principalement à la fin du cinquième paragraphe. Deux hypothèses pourraient être retenues : soit il s'agit d'une négligence de la part de la personne qui a modifié le texte, et qui a oublié d'en modifier la fin, soit il s'agissait d'ajouter la maîtrise du dialecte spécifiquement vannetais parmi les difficultés à savoir surmonter pour les locuteurs experts qui allaient jusqu'au cinquième paragraphe. La première hypothèse semble assez gênante dans la mesure où il s'agit d'un texte servant à évaluer des dizaines de personnes au sein d'un événement public. La seconde ne semble pas très convaincante, puisque des expressions typiquement vannetaises ont été modifiées dans le cinquième paragraphe, et, si les deuxième et troisième occurrences de « *àr* » ne sont pas remplacées dans ce dernier paragraphe, en revanche la première l'est. Quelle que soit la raison, on constate un manque d'homogénéité dans un seul paragraphe (présentant une fois « *war* » puis deux fois « *àr* ») qui ne peut être que nuisible à la transparence des critères de correction.

Nous constatons également certains remplacements qui ne semblent pas motivés par des localismes vannetais, mais qui témoignent de sensibilités syntaxiques divergentes. Ainsi par exemple, au second paragraphe, « *ne welont ket netra* » (littéralement : « *ils ne voient pas rien* ») devient « *ne welont netra* » (« *ils ne voient rien* ») : il ne s'agit pas d'un changement orthographique mais d'un positionnement sur une question de syntaxe, à savoir la question de

⁶² Mis à part ceux sur lesquels nous allons insister par la suite, les changements effectués du premier texte au second sont les suivants : au §1, « *dezhe* » devient « *dezho* » ; au §2, « *heuliñ* » devient « *heuliañ* », et « *amezeion* » devient « *amezeien* » ; au §3, « *avamañ* » devient « *ach'ann* », « *merenniñ* » devient « *pigosat* », « *da gouezhel* » devient « *da gouezhañ* », et « *àr* » devient « *war* » ; au §4, « *Doc'h* » devient « *ouzh* », « *ur fenestr* » devient « *ur prenestr* », « *ag* » devient « *eus* », et « *en em veskiñ* » devient « *en em veskañ* » ; au §5, « *donet* » devient « *dont* », « *àr* » devient « *war* », « *e goar* » devient « *e oar* ».

la redondance dans la double négation en breton, et elle n'est pas spécifique au vannetais. La présence du « *ket* » de négation, équivalent au « pas » français, étant attestée près de termes de négation comme « *netra* »⁶³, la seule raison de l'enlever relève d'un choix stylistique ou esthétique personnel contre une certaine lourdeur dans la répétition (qui peut avoir effet d'emphase), mais ne renvoie pas à une quelconque forme de correction grammaticale.

Au paragraphe 4, le point concluant la première phrase devient une virgule : un tel choix de ponctuation relève d'un goût esthétique personnel plus que d'une standardisation d'un usage local, l'usage du point n'étant pas réservé au breton vannetais.

Autre changement relevant plus d'une compréhension particulière de la syntaxe que d'un véritable localisme vannetais : au paragraphe 4, « *e aer domm ar c'hreiz-kêr* » (« dans l'air chaud du centre-ville ») devient « *en aer domm kreiz-kêr* » : la modification ne correspond pas simplement à une adaptation d'une version plus locale vers une version présentée comme « standard », mais la personne qui s'est autorisée ce changement a remplacé l'intellection syntaxique de la phrase de départ par la sienne propre⁶⁴. Plus qu'une « standardisation », il semble ici s'agir d'une personnalisation, dans la mesure où la locution « *e aer domm ar c'hreiz-kêr* » peut être considérée comme « correcte » si on comprend « *kreiz-kêr* » comme un seul terme et non comme deux termes regroupés.

Alors qu'entre 2003 et 2005, les particularismes vannetais apparaissaient allègrement dans le texte de la *skrivadeg* – sans que cela semble poser problème –, 10 ans plus tard, la situation a bien évolué : il est désormais nécessaire de « standardiser » le texte donné, et l'apparition trublione d'une réminiscence de localisme vient brouiller les cartes et oblige les organisateurs à codifier les règles de l'édition suivante. De même, alors que l'édition 2003 mentionnait, en note de bas de page, « '*àr*' pe '*war*' a c'heller *skriv* » (on peut écrire '*àr*' ou '*war*'), on ne trouve plus par la suite pareille acceptation de la diversité⁶⁵. Bien que les rédacteurs fluctuent eux-mêmes dans certains usages d'une année sur l'autre⁶⁶, on n'en continue pas moins de n'accepter qu'une seule version de la part des candidats, en conformité avec le principe d'une dictée.

Concernant ces modifications apportées au texte, l'auteur de l'original vannetais, que nous avons contacté, nous a fait le témoignage suivant :

Da gentañ-razh e oa bet goulennet genin sevel an destenn get Fulup Kere a DAO. Plijout a rae dezhañ gwelet liv (un den, ur vro) en destenn. Plijet-tre on bet neuze é kannig ma zestenn dezhañ. Ur gwir eskemm zo bet hag emglevet e oamp evit reizhiñ ar skrid, nebeut a dra, àr un dro. Goude en deus kaset an destenn da [un den e-karg] hag e

⁶³ Le phénomène est nommé « concordance négative » en grammaire et désigne le fait que « plusieurs marques de la négation comptent sémantiquement pour une seule » ([http://arbres.iker.cnrs.fr/index.php?title=Concordance négative](http://arbres.iker.cnrs.fr/index.php?title=Concordance_négative), page consultée le 15/11/2014), on le trouve également avec « *netra ebet* » (« aucun rien », signifiant simplement un « rien » emphatisé). cf. German (2007), Schapansky (2000).

⁶⁴ La première tournure semble plutôt entendre « *kreiz-kêr* » (« centre-ville ») comme un seul mot, d'où la possibilité de dire « *ar c'hreiz-kêr* » (« le centre-ville »). Si en revanche on considère « *kreiz-kêr* » comme une locution composée (« le centre de la ville »), alors la présence de l'article défini « *ar* » n'est plus possible car la locution « * *ar c'hreiz / kêr* » ne serait plus considérée comme correcte. Par ailleurs, le changement de « *e* » en « *en* » peut être perçu comme une simple suppression du hiatus phonologique « *e aer* », mais il peut également être entendu comme le remplacement du mot « *e* » par le mot « *en* », contraction de « *e + an* », ayant une signification sémantique légèrement distincte, car ne signifiant plus simplement « dans » mais « dans le ». La présence de l'article défini « *an* » présent au sein du « *en = e + an* » ajouterait une dimension d'exclusivité dans la localisation que l'on ne trouve pas dans le simple « *e* ».

⁶⁵ Du moins dans les critères de correction officiels : nous avons vu que « *àr* » et « *war* » pouvaient cohabiter au sein d'un même texte, ou que « *[g]wech* » et « *[g]wez* », ou « *dao* » et « *dav* » varier d'une année sur l'autre.

⁶⁶ Il est d'ailleurs probable que la variation entre les différents textes donnés ne soit pas perçue par les candidats eux-mêmes, seule la comparaison minutieuse, dans un même temps donné, de tous les textes successifs, permettant de les constater.

anv an ofis eo bet tennet ar merkoù a denne doc'h brezhoneg Gwened (get, àr, doc'h) ha goude en deus cheñchet gerioù ne blije ket dezhañ gwelet (neoazh...) -Gerioù peurunvan neoazh ! - Ne oan ket a-du mes e-giz m'en deus lâret din Fulup, an Ofis eo a aoz ! N'em eus ket cheñchet ma zestenn. Eñ eo en deus graet hep goulenn ma oan a du pe pas. Sklaer eo evitañ ([...]) ne skrivan ket e « peurunvan ofisiel ». Da lâret eo get ar gerioù aotreet, rak e keñver ar skritur eo peurunvan rik èl m'end 'eo bet asantet get Per Denez ha kadarnaet dre skridoù Daniel an Doujet.

A-c'houde nebeut e klevan pe lennan « brezhoneg standart », èl mand eo bet goulennet genin skriv evit an deraouidi er skrivadeg. Ar « standart »-se a zo brezhoneg diazezet àr vrezhoneg Leon ha dre gomz àr ar galleg. Ar pezh a denn doc'h brezhoneg ur rannyezh arall (hag a veze kavet brav ha digor), èl ma veze gwezh arall n'eus ket a lec'h ken. (àr, get, doc'h, a-zoc'h, e men, eh, -ion...). Hag ar soñj-se en em led en ensavadurioù muioc'h-mui. Reizh, n'eo ket ! Chalus, ya 'hat !

Petra soñjal ? Peotramant e rankin ansav ne skrivan ket e brezhoneg ('met e Gwenedeg ! an niver brasañ eo a ra ar lezenn). Peotramant ne gompren ket an dud « aotreet » brezhoneg Gwened ? (ar pezh a vez gwir lies)

Lod-kaer ag ar vrezhonegourion a implij ar ger « peurunvan » hep gouiet ar pezh a dalv. « Komz a ran peurunvan » a glevan liesoc'h-lies ivez. [...]

Traduction :

En tout premier lieu, il m'a été demandé de faire le texte par Fulup Kere, de DAO. Il lui plaisait de voir de la couleur (celle d'une personne, d'un pays) dans le texte. J'ai donc été très heureux de lui proposer mon texte. Il y a eu un véritable échange et nous nous étions entendus pour corriger l'écrit, quelques détails, en une fois. Puis il a envoyé le texte à [un responsable] et au nom de l'*ofis* [il s'agit de l'OPLB-OPAB, mentionné plus haut] ont été enlevées toutes les marques qui se rapportaient au breton de Vannes (*get, àr, doc'h*) et après il [le responsable de l'*Ofis* qui a changé le texte] a changé des mots qu'il n'aimait pas voir (*neoazh...*) – des mots *peurunvan* pourtant ! – Je n'étais pas d'accord, mais comme me l'a dit Filip, c'est l'*Ofis* qui organise ! Je n'ai pas changé mon texte. C'est lui qui l'a fait sans me demander si j'étais d'accord ou non. Il est clair pour lui ([le responsable de l'*Ofis*]) que je n'écris pas en « *peurunvan* officiel ». C'est-à-dire avec les mots autorisés, car en ce qui concerne l'écriture, c'est du *peurunvan* exact tel qu'il a été accepté par Per Denez et appliqué à l'écrit dans les textes de Daniel an Doujet.

Depuis peu j'entends ou je lis « breton standard », comme on m'a demandé d'écrire pour les débutants à la *skrivadeg*. Ce « standard » est un breton reposant sur le breton du Léon [Finistère Nord] et à l'oral sur le français. Ce qui concerne le breton d'un autre dialecte (que l'on trouvait beau et ouvert), comme ça l'était autrefois n'a plus de place. (*àr, get, doc'h, a-zoc'h, e men, eh, -ion...*). Et cette idée se répand dans les institutions de plus en plus. Normal, ça ne l'est pas ! Embêtant, oui en revanche !

Que penser ? Ou bien je devrai admettre que je n'écris pas en breton (mais en Vannetais ! C'est la majorité qui fait la loi). Ou alors les gens « autorisés » ne comprennent pas le breton de Vannes ? (ce qui est souvent le cas)

Beaucoup des bretonnants emploient le mot « *peurunvan* » sans savoir ce que cela veut dire. J'entends aussi de plus en plus souvent « je parle *peurunvan* ». [...]

Plusieurs éléments de cette réponse sont particulièrement intéressants, au-delà de la situation relationnelle et strictement personnelle de cet événement :

- D'une part, l'auteur revendique écrire en « *peurunvan* officiel » quand bien même il ferait usage de certains traits spécifiquement vannetais : il fait pour cela référence au fait que Pêr Denez, un des fervents défenseurs de cette orthographe, a accepté certains traits particuliers comme faisant partie de la norme « *peurunvan* », et que cet usage est déjà implanté chez un auteur comme Daniel An Doujet (qui a écrit un texte pour la *skrivadeg*

en 2008). Ainsi, pour lui, la question de l'orthographe *peurunvan* était un prétexte pour écarter des usages marqués localement qui étaient pourtant conformes à la norme orthographique.

- Par ailleurs, l'auteur remet en question la notion de « breton standard », utilisée pour le texte donné en concurrence au sien. En soulignant que le standard a été établi sur la base du dialecte du Léon, il mentionne que cet usage est d'abord local, comme l'est le sien, et que l'on parle d'un breton supposé commun dont la norme ne correspond pas à l'usage de la totalité des bretonnants⁶⁷. Et en soulignant que ce standard repose « à l'oral sur le français », il présente une critique récurrente envers les locuteurs du breton l'ayant appris sur le tard par l'intermédiaire de l'écrit, à savoir qu'ils le prononcent « à la française ».

Une synthèse de l'évolution des textes donnés entre 2003 et 2014

En résumé, l'observation de l'évolution des textes de la dictée entre 2003 et 2014 – où l'organisation de la *skrivadeg* passe d'une modeste animation populaire par une petite association locale à Lorient en 2003 à un phénomène généralisé à l'ensemble du territoire et pris en charge par une fédération de cours de breton –, révèle plusieurs changements, qui nous instruisent sur une évolution plus profonde du rapport des organisateurs à la langue bretonne et à ses locuteurs.

D'une part, on observe un changement dans les thèmes abordés. On passe de textes évoquant des situations accessibles pour un profil de locuteurs natifs, souvent de milieu rural, ayant appris le breton à l'oral dans leur famille et ayant peu fréquenté l'école (le *filaj* ou veillée de contes et de chansons, le *fest-noz*), à des textes témoignant d'un effort d'écriture littéraire et faisant référence à une culture livresque du breton, qui s'obtient essentiellement par la scolarisation et le rapport écrit à la langue : ainsi, des inventaires au sein d'un domaine spécialisé (cf. liste note 56), nécessitant une connaissance exhaustive de la graphie de tous les termes mentionnés, le domaine changeant aléatoirement tous les ans.

D'autre part, on observe des évolutions dans le vocabulaire utilisé : alors que les textes de l'association lorientaise mentionnent des situations du quotidien dans un vocabulaire courant, sans véritablement chercher à piéger les participants sur des subtilités dans la graphie, on constate par la suite une volonté de vérifier la connaissance des règles de l'orthographe : présence de plusieurs mots assez ambigus dès les premiers paragraphes, et multiplication de termes nécessitant une érudition conséquente dans les derniers, qu'il s'agisse de termes anciens, spécialisés, peu communs, ou de termes « pièges ». Ce changement peut être interprété comme témoignant d'un souci beaucoup plus proche de la démarche scolaire de vérifier le bagage orthographique, étymologique, morphologique des participants, ou du moins l'assiduité de leur fréquentation de l'écrit au-delà de simples situations quotidiennes, et l'effort d'érudition y compris pour des mots très peu usités au quotidien. L'enjeu social de l'exercice ne semble plus être le même dans les deux cas : au fil des ans, l'événement semble s'être déplacé vers un exercice visant à valoriser les acquis érudits des participants. Il est possible de se demander dans quelle mesure cette évolution a laissé de côté les participants susceptibles de concourir aux premières éditions : par exemple des personnes âgées, n'ayant pas appris la graphie *peurunvan* dans un cadre scolaire mais souhaitant tester la mise à l'écrit du breton parlé qu'elles maîtrisaient. En effet, les derniers paragraphes des dernières éditions de la *skrivadeg* semblent être réservés à une élite érudite composant un public bien

⁶⁷ Ce fait est par ailleurs attesté par les travaux sur l'émergence du standard breton. Ainsi, comme le remarque Hewitt (1977 : 3) « *Le Gonidec* [ayant élaboré une orthographe bretonne dans sa Grammaire de 1807] based his language firmly on L [= léonard], the dialect he was acquainted with (he was not a native speaker) and which he considered the purest and most conservative [...]. »

particulier⁶⁸, et les locuteurs natifs risquent bien de ne pas être capables de dépasser le paragraphe des « débutants »...

Enfin, on observe une évolution dans les choix de présentation du texte. Nous avons vu que les premières éditions, organisées par l'association lorientaise, située en plein terroir vannetais, faisait apparaître allègrement des particularismes locaux vannetais, que ce soit dans des choix morphologiques (suffixes), lexicaux (termes différents de ceux employés dans la zone dite « KLT »), syntaxiques, ou autre. Corrélativement à l'élargissement du cadre de la *skrivadeg* sur le reste du territoire, on constate une disparition de ces particularismes (menant à une situation problématique au moment où ils surgissent à nouveau inopinément en 2013), au profit de versions écrites censées représenter la Bretagne entière (Loire-Atlantique comprise), si ce n'est du point de vue du milieu social d'origine et des acquis scolaires, du moins du point de vue géographique.

Les nouvelles tensions émergent de cette institution

Comme nous l'avons vu, le militantisme pour la langue bretonne a dû faire face à un dilemme entre d'une part la valorisation de la diversité des manières de parler, au risque de la fragmentation et de l'absence de reconnaissance, et de l'autre la promotion d'une homogénéité dans ses pratiques, au risque de reproduire en son sein les mécanismes de domination et de marginalisation qu'il a lui-même subis. Alors que les choix faits dans l'organisation de la *skrivadeg* sont un symbole d'une orientation majoritaire du militantisme breton vers la seconde de ces alternatives, ce choix a lui-même suscité de nouvelles tensions, notamment du fait de la tentative d'imposition d'un rapport normatif à une langue dont le canon serait issu d'une pratique scolaire et écrite. Cette démarche fera donc l'objet de vives critiques de la part de militants qui souhaiteraient plutôt défendre une continuité envers les pratiques orales de milieu rural, et qui décriront comme une invention d'intellectuels le breton dont la *skrivadeg* est devenue un symbole.

Observations sur la méthode de recueil de données sur des forums

Pour rendre compte des débats qui continuent à avoir lieu autour de la *skrivadeg*, nous nous sommes rendus sur des forums de discussion sur internet. Nous nous sommes autorisés à intervenir en posant des questions aux participants afin de recueillir leurs avis sur certains points précis, à la manière d'un entretien semi-directif⁶⁹.

D'un point de vue méthodologique, il est important d'avoir conscience de la différence entre la situation de recueil des données sur un forum et lors d'un entretien. Si l'entretien donne accès à des informations dont on ne dispose pas sur un forum (réactions spontanées, expressions du visage, intonations de voix, etc.), ceux-ci offrent un contexte permettant d'obtenir d'autres types d'informations. Parmi ces éléments de contexte, plusieurs sont à prendre en compte qui influencent la production du message recueilli : d'une part, l'usage possible de l'anonymat, qui, permettant de ne pas parler en son nom propre, autorise certains locuteurs à formuler des propos qu'ils auraient censuré dans d'autres cas ; d'autre part, le

⁶⁸ À ce titre, il est significatif que le terme employé pour désigner les participants allant jusqu'au dernier paragraphe mentionne soit le « haut niveau » soit la catégorie « professionnel » (« *a-vicher* »), de même qu'à partir de 2012, les premiers paragraphes traduisent les niveaux de compétence exigés dans les termes du CECR (Cadre Européen Commun de Référence), témoignant par là de la valorisation de la maîtrise écrite du breton dans un usage professionnel voué à s'inscrire dans une reconnaissance internationalisée des compétences linguistiques (cf. Canut, Duchêne, 2011)

⁶⁹ Le fil de discussion créé sur le forum « *Brezhoneg ar Bobl* » est le suivant : <http://brezhonegarbobl.forumgratuit.org/t125-ar-skrivadeg>, je pose les questions sous le pseudonyme « ololle ».

phénomène d'entre-soi instauré par le forum, chaque orientation du militantisme breton ayant son forum spécifique – ainsi, « *Skriv ha Diskriv* » pour l'orientation érudite et normative, « *Brezhoneg ar Bobl* » (« le breton du peuple ») pour les militants valorisant les locuteurs natifs et la diversité dialectale. Cela génère entre les militants un climat de connivence leur permettant plus facilement de se livrer que lorsqu'ils ne connaissent pas les positions de leurs interlocuteurs sur ces questions⁷⁰. Néanmoins, le forum étant un espace semi-public, si la confiance augmente du fait de la présence de congénères ayant des opinions proches, les propos ont une portée plus large que dans le cas d'une discussion privée, ils peuvent notamment faire l'objet d'une citation pour laquelle l'auteur est sommé de se justifier. Enfin, le passage à l'écrit offre aux membres plusieurs opportunités : la possibilité de présenter une contribution travaillée et détaillée, dans laquelle on peaufine son image de soi pour en offrir une version aboutie où les informations données involontairement à propos de soi seront moins nombreuses que celles que l'on a données délibérément, de manière posée, réfléchie, et calculée.

Les critiques à l'encontre de la *skrivadeg* elle-même

La skrivadeg présentée comme un événement marginal

Un des premiers constats dressés par les détracteurs de l'événement consiste à souligner que peu de personnes participent à la *skrivadeg* :

Sophia29 : j'ai pas l'impression que beaucoup de gens suivent cette dictée, et le mot « institution » me fait sourire [smiley qui sourit] Combien de gens y ont participé au total ? 540 d'après ce que j'ai trouvé sur Google, dont 94 à la finale. Sur environ 4 500 000 habitants de Bretagne (en comptant la Loire-Atlantique), waou [smiley qui rit] [...]

en fait, si tu n'as pas lu de critiques, c'est tout simplement que tout le monde s'en fout. Il y a les militants qui trouvent ça bien, et les non-militants (gens qui s'en foutent du breton, gens qui s'intéressent seulement au breton réel, bretonnants de naissance pour qui les militants vivent sur une autre planète...), soit 99,99% des gens, qui s'en foutent totalement. [...]

Qui y participe : des néobretonnants, des écoliers du bilingue ou de Diwan (j'ignore s'ils y ont été forcés ou si c'est leur choix), des apprenants de cours du soir, des profs. Bref, des néobretonnants, et des gens qui apprennent le néobreton.

Qui la boycotte : je pense qu'on peut davantage parler de gens qui s'en foutent, que de gens qui la boycottent. Personnellement, je suis pas une grande fan du peurunvan et encore moins du néobreton, mais si ça les amuse de faire des Dicos d'Or en peurunvan, tant mieux pour eux... Je m'en fiche royalement... Pour moi, ça a autant d'intérêt qu'un championnat du monde de course d'escargots ou de lancer de noyaux de cerise [smiley qui rit] Je les boycotte pas, c'est juste que je m'en fiche [smiley qui sourit] [...]

Ceux qui n'utilisent pas le peurunvan n'y vont simplement pas, et de toutes façons on leur compterait comme faute tout ce qui est correct dans leur orthographe et pas en peurunvan, car il n'a pas été prévu d'utiliser une autre orthographe.

⁷⁰ Il est intéressant de remarquer que, pour recueillir au mieux ces informations, j'ai moi-même fait attention aux types de marqueurs indexicaux qui auraient permis aux membres des différents forums de me catégoriser comme étant tel ou tel type de locuteur ou de défenseur du breton. J'ai adapté mon vocabulaire, mes références, en fonction de ce que j'anticipais que les participants allaient projeter à mon sujet à partir des indices qu'ils auraient recueillis. Un des faits les plus significatifs dans cette adaptation est que j'ai posé mes questions en français sur le forum « *Brezhoneg ar Bobl* », d'une part car la pratique du français y est courante – contrairement à d'autres forums –, d'autre part pour éviter que mon orthographe ou mes choix lexicaux n'incitent les membres à me ranger trop tôt dans les rangs d'une tendance ou d'une autre, ce qui aurait pu avoir une influence sur les propos que certains membres s'autoriseraient ou non à tenir.

Quand à ceux qui connaissent le breton surtout oralement, très très peu savent écrire, même si beaucoup savent lire (mais pas forcément en *peurunvan*, quand ça s'éloigne trop de ce qu'ils ont appris; le *peurunvan* (néologismes mis à part, bien sûr) est sans doute à peu près compréhensible pour les Léonards et certains Trégorrois, ou les Cornouaillais proches du Léon, mais pour les autres... gloups!).

La marginalité attribuée à la *skrivadeg* peut se déployer sur plusieurs plans :

- **Une marginalité numérique** : elle ne compterait que 540 participants à comparer avec les 4 500 000 habitants de Bretagne.
- **Une marginalité symbolique** : la *skrivadeg* n'intéresse que ceux qui y participent ; à part eux, personne n'en parle et tout le monde « s'en fout », à tel point qu'elle n'a même pas le droit à un boycott en règle, puisque l'indifférence suffirait ici.
- **Une marginalité sociologique** : la *skrivadeg* n'est pas représentative de la totalité de la population bretonne, mais seulement de la fraction liée au monde de l'éducation : « *des néobretonnants, des écoliers du bilingue ou de Diwan [...], des apprenants de cours du soir, des profs* », notamment en raison du fait qu'un bon nombre des locuteurs ne sont pas des scripteurs : « *Quand [sic] à ceux qui connaissent le breton surtout oralement, très très peu savent écrire* ».
- **Une marginalité dialectale** : la *skrivadeg* faisant usage de la graphie *peurunvan*, elle ne se rend accessible qu'à une fraction de la population, dans la mesure où certains locuteurs ne seraient pas concernés : « *le peurunvan [...] est sans doute à peu près compréhensible pour les Léonards et certains Trégorrois, ou les Cornouaillais proches du Léon, mais pour les autres... gloups!* ».

Il est intéressant de mettre ce reproche quant à la marginalité dialectale du *peurunvan* en rapport avec la critique qui lui est adressée par ailleurs sur ses velléités unificatrices, les deux griefs semblant se contredire mutuellement. On peut considérer qu'il n'y a pas de contradiction entre les deux reproches si on les formule conjointement de la manière suivante : bien que le *peurunvan* ne soit originellement compréhensible que par une petite fraction de la population, il a néanmoins la prétention de valoir pour la totalité. Mais même formulé ainsi, cette construction du *peurunvan* comme marginal en vue de le discréditer s'oppose à un autre argument fréquent qui dénonce au contraire la tendance à le présenter comme un usage devant être partagé par tous."

De manière plus générale, remarquons que cet argument de la marginalité est symétrique à l'argument des promoteurs de la *skrivadeg* : là où ceux-ci se félicitaient d'avoir 540 membres, les détracteurs de l'événement trouvent ce nombre petit. Il est également symétrique à l'argument « *le Pape, combien de divisions ?* » exposé plus haut : alors que le rédacteur du blog « *Lip e vourrenn* » critiquait les membres d'*Ar Falz* en montrant qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir défendre une orthographe concurrente au *peurunvan*, ici, les détracteurs de la *skrivadeg* mentionnent que ce sont les participants qui ne sont pas nombreux. On perçoit la symétrie entre « *il n'y a qu'une orthographe dans la plupart des écoles, de la maternelle à l'université, utilisée par 9 personnes sur dix, 90 % des gens* », que l'on trouvait sur le blog « *Lip e vourrenn* » et « *99,99% des gens s'en foutent totalement* » mentionné ici.

Outre la stratégie rhétorique commune aux deux camps, on pourrait se demander : comment chacun des deux camps opposés parvient-il à mettre plus de 90 % des bretons de son côté sans contradiction ? Bien que les données soient bien sûr présentées par l'un ou l'autre sans aucune source ou vérification, l'élément principal qui permet cette symétrie tient dans le fait que les deux camps ne parlent pas des mêmes bretons : le promoteur du *peurunvan* ne parle ni des habitants de Bretagne, ni de ceux qui parlent le breton, mais de ceux qui l'écrivent. C'est parmi ceux-ci que l'on trouve effectivement la majorité de l'édition dans

l'orthographe *peurunvan* ; en revanche lorsque la détractrice de la *skrivadeg* mentionne le nombre de participants, elle ne les compare pas au nombre de scripteurs du breton, qui pourraient y participer, ni même au nombre de ses locuteurs, mais bien à la totalité des habitants résidant en Bretagne. On perçoit donc que pour se montrer majoritaire, chacun choisit l'échelle la plus valorisante, y compris lorsqu'elle n'est pas la plus pertinente : en ce sens, il n'est pas forcément intéressant de mentionner que plus de 90 % des scripteurs pratiquent le *peurunvan* si une partie conséquente des bretonnants ne sont pas scripteurs, ou de comparer la fréquentation de la *skrivadeg* avec la population totale de la Bretagne si seuls les scripteurs du breton sont concernés⁷¹.

Une copie maladroite du modèle français

Un second point de critique récurrent adressé à la *skrivadeg* est qu'elle copierait le modèle français :

Sophia29 : c'est le signe que les militants bretons:

1: veulent faire croire que le *peurunvan* est officiel et qu'il a la même importance que l'orthographe française (alors que le *peurunvan* n'est même pas un vrai standard...)

2: copient leurs « ennemis » français sans même s'en rendre compte, enfin ce n'est pas une nouveauté, c'est comme ça depuis les origines. [...]

c'est un des milliers de paradoxes des militants bretons... On dirait qu'ils ne se sentiraient respectés qu'une fois qu'ils auront tout fait comme les « Français ». Donc finalement, c'est que pour eux, les « Français » sont un modèle, alors qu'en fait ils détestent ces derniers... [...]

On peut lire plusieurs choses dans un tel discours :

- D'une part, les Bretons manqueraient d'imagination et ne seraient pas capables d'inventer par eux-mêmes des événements originaux.
- D'autre part, le problème n'est pas simplement qu'ils copient sur d'autres, mais qu'ils copient un « ennemi », et partant de là ils se contredisent. Ce reproche peut être compris au moins de deux manières : soit il s'agit simplement de quelque chose de relationnellement illogique, car les Bretons copieraient des gens qu'ils n'aiment pas (« *les 'Français' sont un modèle, alors qu'en fait ils détestent ces derniers* ») soit, de manière plus profonde, ils copieraient un modèle qu'ils ont subi et qui a pourtant causé le déclin du breton (on trouve dans un passage cité plus loin : « *l'idéologie qui sous-tend le *peurunvan* (uniformisation, standardisation) s'oppose au fait de parler un dialecte* »).
- Enfin, c'est d'autant plus gênant de copier les Français que les Bretons appliquent des propositions qui ne conviennent pas à leur propre situation, notamment parce que le *peurunvan* n'aurait en breton ni la même implantation ni la même légitimité que l'orthographe française.

⁷¹ Selon Broudic (2009 : 93) 62 % des locuteurs bretonnants ayant répondu au sondage de 2007 affirment savoir lire le breton, ils représenteraient donc 106 000 personnes, et 37 % affirment pouvoir l'écrire, ce qui représenterait 64 000 personnes. Mais parmi ces lecteurs, 48 % reconnaît pouvoir lire « très facilement » ou « assez facilement », et parmi ceux déclarant écrire, ils ne sont que 13 % à dire écrire « très bien » ou « assez bien ». Ces pourcentages sont obtenus sur la base des locuteurs ayant déclaré comprendre le breton, qui sont 22 % de la population de Basse-Bretagne (soit 290 000 locuteurs, *op. cit.* : 55), et 9 % par rapport à la Bretagne entière (soit 325 000 locuteurs, *op. cit.* : 58). Pour se positionner par rapport aux affirmations de Sophia29, le pourcentage de personnes écrivant le breton « très bien » ou « assez bien », correspondrait à 4,81 % des bretonnants (13 % des 37 %, soit 22 500 personnes) et 0,43 % de la population entière (4,81 % des 9 %). Il n'y a pas de données sur le pourcentage des scripteurs à faire usage du *peurunvan*, mais les volumes de publication montrent une plus grande importance de cette graphie.

La recherche du « breton réel »

Ces militants ont donc plusieurs reproches à adresser à l'encontre de la *skrivadeg*, et lorsqu'il leur est demandé le type d'exercice qu'ils proposeraient d'organiser à la place, ils font les propositions suivantes :

Sophia29 : ça serait très drôle de faire passer des examens de breton réel aux professeurs et autres néobretonnants. Mais à mon avis, quasiment tous se ramasseraient lamentablement, et c'est pourquoi ça n'arrivera jamais. D'ailleurs, je rêve que parmi les nombreuses études faites sur les néobretonnants, on fasse une évaluation de leur niveau : profs d'école, profs de fac, élèves de tous niveaux et de toutes sortes d'écoles.

Les résultats amèneraient à une remise en question totale et c'est pour ça que ça n'arrive pas. A mon avis la question est si sensible que si jamais quelqu'un faisait une telle évaluation, tout serait fait pour lui mettre des bâtons dans les roues.

A mon avis s'ils étaient notés sur la langue, les élèves du lycée Diwan de Carhaix n'auraient pas 100% de réussite au bac...

D'ailleurs, même si on se borne à la maîtrise du néobreton tel qu'on le trouve dans les grammaires et dicos, beaucoup de profs et d'élèves n'ont pas le niveau, alors pour la langue réelle j'en parle même pas.

Per-Kouk : En syntaxe non mais, j'aurais bien une autre idée d'exercice pour évaluer les compétences des néo-bretonnants : Concours de compréhension par la transcription de bretonnants natifs

Une trañskrivadeg [smiley qui lève les bras]

Ah mon avis y aurait de la casse [smiley qui tient une pancarte LOL!]

Une des membres du forum propose de faire passer des « examens » de « breton réel » ou « langue réelle » aux personnes identifiées comme « professeurs » et « néobretonnants », un autre membre propose quant à lui de faire passer des concours de transcription écrite de propos venant de « bretonnants natifs », exercice qu'il nommerait « trañskrivadeg » pour pasticher la *skrivadeg*.

Plusieurs remarques peuvent être faites au sujet de ces propositions :

- D'une part, on constate qu'en mentionnant un « breton réel » ou « langue réelle », la membre instaure ici une opposition avec une autre langue qui serait « irréaliste » : le « néobreton ». Il s'agit donc pour elle de discréditer le type de breton évalué dans la *skrivadeg* en mentionnant que ce n'est pas le véritable breton. Bien que promotrice de la reconnaissance d'une diversité dialectale auprès des locuteurs natifs, cette membre tient malgré tout à une définition de la langue qui permettrait d'exclure certains usages comme n'étant même pas « réel[s] ». Derrière un discours qui prétend contester une forme d'homogénéisation et une posture normativiste (c'est cette même membre qui avait dénoncé « l'idéologie [...] nauséabonde » visant l'« uniformisation donc appauvrissement de la langue »), on se donne malgré tout le droit de décréter qu'il existe une langue réelle et une autre qui ne l'est pas⁷². Le présupposé selon lequel il existe une seule pratique

⁷² La référence topique au « réel » est ici intéressante en ce qu'elle contraste avec la référence concurrente au correct ou à l'officiel (cf. dans la charte des organisateurs : « Chaque mot orthographié différemment du texte officiel, sera compté comme faute. »). La première s'ancre ici dans la référence à une pratique effective, qu'il est possible de constater empiriquement par le travail de collectage auprès des locuteurs natifs. Elle renvoie l'usage concurrent à une artificialité (on entend souvent parler de « brezhoneg chimik » (« breton chimique ») chez ces militants). Ceci doit être également mis en rapport avec le slogan du forum qui est « les faucheurs d'OLGM

verbale qui soit susceptible d'être considérée comme la bonne langue n'est donc pas contesté, il semble partagé avec le camp adverse, la seule différence entre les deux camps résidant dans le type de pratique que chacun érige à ce statut de bonne langue.

- Par ailleurs, cela mène le discours à s'orienter vers une forme de dénonciation d'une imposture généralisée : la scène du militantisme breton et de son enseignement serait remplie par des gens pratiquant une langue « irréaliste », mais qui feraient tout pour que personne ne s'en aperçoive. Des propos comme « *Ah mon avis [sic] il y aurait de la casse* » soulignent bien l'idée d'une incompétence généralisée attribuée aux locuteurs actuels du breton dans le type de pratique orale qui est valorisée par ce membre.
- Enfin, on remarque que si la *skrivadeg* est dénoncée, ce n'est pas parce que c'est un exercice d'évaluation de pratiques linguistiques dont on demanderait au contraire de reconnaître la diversité, mais simplement parce qu'elle n'évalue pas les bonnes pratiques. La logique sociale à l'œuvre dans un exercice visant à comparer les productions hétéroclites de locuteurs à un canon érigé en norme n'est pas remise en question : la seule critique repose sur le fait que ce ne sont pas les bons critères qui sont utilisés pour cette évaluation. Dans la mesure où les membres du forum proposent d'autres modalités pour tester la conformité des locuteurs à un usage valorisé par eux, cela implique qu'ils reconnaissent la supériorité d'un usage sur les autres, et la pertinence qu'il y aurait à évaluer la proximité par rapport à cet usage. La compréhension orale de locuteurs natifs remplacerait alors la transcription orthographique d'inventions littéraires, et la logique de l'exercice demeurerait la même : décréter un usage supérieur à d'autres, l'ériger en définition de l'usage à adopter, et vérifier qu'il soit bien maîtrisé au sein de la population.

Les critiques à l'encontre de l'orthographe *peurunvan*

Une critique indirecte de la *skrivadeg* sur ce forum tient dans le fait qu'elle fait usage de la graphie *peurunvan*. On trouvait déjà une critique de ce type sur le forum de « *Skriv ha Diskriv* », étudié en plus haut, et pourtant rattaché à l'obédience opposée : un membre, dont le pseudonyme était Froud (désigne un cours d'eau), mais dont le compte a été effacé (ses messages s'affichent alors comme ceux d'un « visiteur ») mentionne, à propos de la *skrivadeg* :

[...] *Me 'm'on ked a-vad. Biken ne rin eur skrivadeg e peurunvan...*

Traduction : Moi je n'y suis pas [sur la photographie des lauréats]. Jamais je ne ferai une dictée en *peurunvan*...

Mais c'est sur le forum « *Brezhoneg ar Bobl* » que se trouvent la plupart des critiques envers l'orthographe *peurunvan* :

Sophia29 : En ce qui concerne les championnats d'orthographe :

- pour le français, ça peut intéresser les gens parce qu'il y a un aspect culturel (étymologie des mots, apprendre des mots littéraires...), et parce qu'écrire sans faute en français est valorisé (enfin, de moins en moins puisqu'on voit des fautes quasiment partout aujourd'hui, même dans les médias).

[comprendre « Organismes Linguistiques Génétiquement Modifiés »] sont de retour ». Cette forme de qualification des pratiques non reconnues peut paradoxalement être d'une violence plus grande que la rhétorique de l'officialité ou du correct, puisqu'ici c'est la *réalité* même des pratiques concurrentes qui est remise en question, et pas seulement leur officialité.

- pour le breton : l'orthographe n'étant pas universellement reconnue, est mal faite, pas étymologique, pleine d'incohérences (sans parler du fait qu'elle n'est pas si fixe que ça car tous les dicos ne s'entendent pas sur l'orthographe de certains mots) ne s'appuyant pas sur une tradition, n'étant même pas reconnue par les locuteurs natifs de la langue en question (vous imaginez la dictée des Dicos d'Or dans une orthographe inventée par des non-francophones et à laquelle aucun francophone natif ne participerait ? ça serait absolument ridicule !)... ça n'a franchement aucun intérêt. Et écrire en breton sans faire de faute en *peurunvan*, ça n'a pas d'intérêt non plus, d'autant plus que les plus fanatiques défenseurs de cette orthographe (ex: Pêr Denez) faisaient aussi des fautes (lire le livre d'Iwan Wmffre sur les orthographe, où il en relève quelques-unes[]). En français, quand on fait une faute et que le lecteur s'en aperçoit, on passe un peu pour un nul. En breton, ceux qui sont en mesure de voir des fautes en *peurunvan* sont tous des néolocuteurs, et savent que dans 99,99% des cas, ce qu'ils lisent a aussi été écrit par des néolocuteurs. Donc, aucune conséquence, aucun intérêt. [...]

Je ne suis pas certaine que le débat des orthographe sera clos un jour, j'espère qu'il y aura toujours des gens qui sauront assez de breton pour se rendre compte que cette orthographe est problématique, et que l'idéologie qui la sous-tend est nauséabonde (uniformisation donc appauvrissement de la langue, et surtout substitution de la langue réelle par un charabia dépourvu de tout ce qui faisait la richesse et l'originalité du breton) [...]

D'une façon générale, l'attachement d'une personne à l'orthographe *peurunvan* est inversement proportionnel à sa capacité à parler un breton qui ressemble à quelque chose. C'est rare qu'une personne qui ait appris le breton auprès de bretonnants de naissance soit en même temps une fanatique du *peurunvan*, parce que ce sont 2 mondes différents et qui s'excluent dans la majorité des cas, puisque l'idéologie qui sous-tend le *peurunvan* (uniformisation, standardisation) s'oppose au fait de parler un dialecte. Enfin à moins d'être « schizophrène », y en a quelques-uns [smiley qui rit] [...]

Per-Kouk : Pour ma part le « *peurunvan* » n'aura gagné que lorsque tous les gens se seront **résignés** à l'utiliser. Me concernant il en est hors de question, et que ce soit pour mon dico (Dictionnaire du centre-Bretagne) ou pour mon site (Brezhoneg Digor) je continuerai à utiliser le système que j'utilise qui a tout de même l'avantage d'être lisible par un bretonnant de naissance du secteur concerné, à leur grand étonnement d'ailleurs [smiley qui sourit] Finalement les bretonnants peuvent lire leur langue si tant est que ce soit écrit dans un langage qu'ils puissent légitimement comprendre et reconnaître de par une orthographe adaptée [...]

Toute personne s'intéressant au breton tel qu'il est parlé se retrouve indubitablement emmerdé par le *peurunvan*, cette « orthographe » qui n'a d'ortho-graphe que le nom (vu qu'elle n'est ni étymologique, ni-même basée sur la prononciation et amène à tout un tas d'erreurs de prononciations, liaisons etc...)

On peut identifier que les critiques envers le *peurunvan* se déploient sur plusieurs dimensions :

- **D'un point de vue linguistique** : cette orthographe est présentée comme n'étant ni vraiment étymologique ni vraiment phonologique, par conséquent un mauvais compromis qui ne donnerait pas les informations historiques nécessaires sans pour autant permettre une bonne prononciation des locuteurs.
- **Du point de vue de la cohérence interne** : on lui reproche de ne pas être systématique, et l'on remarque que ses promoteurs ne sont pas toujours d'accord entre eux sur les graphies.
- **D'un point de vue sociologique** : on la considère comme non représentative de la population des locuteurs bretons, car elle ne concernerait que les « *néobretonnants* ». À ce sujet une membre du forum nous propose une expérience de pensée : « *vous imaginez la*

dictée des Dicos d'Or dans une orthographe inventée par des non-francophones et à laquelle aucun francophone natif ne participerait ? ».

- **Du point de vue des choix politiques :** cette orthographe est associée à une démarche d'unification qui marginalise les parlers dialectaux des locuteurs natifs (« *l'idéologie qui sous-tend le peurunvan (uniformisation, standardisation) s'oppose au fait de parler un dialecte* »).⁷³

Construction de la figure du défenseur du peurunvan

Au-delà des reproches adressés directement à la *skrivadeg* ou au *peurunvan* comme entités impersonnelles, il est intéressant de se pencher sur la manière dont sont présentés les partisans de l'orthographe en question, notamment de la violence qui leur est attribuée :

Per-Kouk : Le problème étant aussi que ce milieu déteste les critiques et dès-lors qu'on émet trop de critiques on est classé « polémiste » et donc pas relayé, comme ça le débat est clos

Sophia29 : et encore tu es gentil en mettant « polémiste », je me souviens qu'il y a un an ou deux, un journaliste bretonnant (qui n'écrit pas en peurunvan) a carrément été déclaré « ennemi de la Bretagne » (je déconne pas) par un prof de breton peurunvanomane, tout ça parce qu'il avait écrit que ça aurait été bien qu'on réforme le peurunvan pour en enlever les erreurs et les incohérences et pour le rendre plus pédagogique.

Per-Kouk : Quand je disais « polémiste » c'était le qualificatif donné par les gens qui ne sont pas contents non-plus mais qui n'osent pas le dire publiquement.

Sinon oui tu as raison, d'ailleurs on m'a déjà traité d'anti-breton en français sur mon blog en breton, c'est pour dire... sans compter les « terroristes » et autres « passésistes du breton de mémé »... Y en a sûrement d'autres

En même temps ils ne parlent pas la même langue et sont d'une culture différente, donc à quoi bon essayer de raisonner avec ces gens-là

Frank Bodenes : pour ma part j'ai subi les foudres d'un d'entre eux (et non des moindres [smiley représentant un éléphant]) [...] il s'apprêtait à porter plainte à mon encontre sous prétexte que j'avais osé le nommer et le décrire sur mon blog comme « le plus ardent défenseur d'un modèle orthographique officialisé avec les deniers de la propagandstaffel en 1941 ».[...]

Nikolaz : Tout ça est vraiment pathétique...

Comment une orthographe peut-elle faire péter les plombs à ce point-là ? C'est une vraie secte ! Il va falloir classer la peurunvanomanie dans les pathologies psychiatriques ! [...] N'hun es ket boneur é Breih-Izél... enfin je veux dire « N'hon eus ket boneur (eurvad ?) e Breizh-Izel » --

⁷³ cf. aussi l'argument de la marginalité dialectale évoqué précédemment. Sans entrer ici dans le détail des controverses à propos de l'orthographe, remarquons ici que l'effet de symétrie présenté plus haut entre les deux camps s'applique également ici, dans la mesure où des reproches similaires sont généralement adressés à l'orthographe *skolveurieg* : elle ne serait adaptée qu'au dialecte léonard, aurait été forgée, comme son nom l'indique, par un universitaire, etc. Ce qui nous intéresse ici n'est pas tellement de prendre parti pour défendre telle ou telle orthographe, mais de nous attacher à la mobilisation rhétorique de différents types d'arguments et à ce qu'ils ont d'éclairant pour illustrer les clivages sociopolitiques autour de la pratique et de la définition du breton.

sinon dans quelques jours je vais avoir un colis piégé dans ma boîte aux lettres [smiley portant une pancarte LOL]

Les membres commencent par s'y plaindre qu'ils ne peuvent pas vraiment exprimer leurs critiques, car on les traite alors de tous les noms, des termes les plus innocents (« *polémiste* ») aux plus surprenants (« *ennemi de la Bretagne* », « *anti-breton* », « *terroristes* », « *passéistes du breton de mémé* »). Ces membres nous renvoient donc en miroir l'image que l'on a construite d'eux et soulignent son caractère excessif. On serait prêt, effectivement, à compatir, si l'on ne voyait fleurir, de ce côté-ci aussi, les noms d'oiseaux utilisés pour désigner les promoteurs du *peurunvan* : « *peurunvanomane* », « *le plus ardent défenseur d'un modèle orthographique officialisé avec les deniers de la propagandstaffel en 1941* », « *secte* », « *peurunvanomanie* », « *pathologies psychiatriques* », mention de « *colis piégé* », etc.

On comprend alors un peu mieux les raisons qui ont pu pousser les personnes critiquées ici à employer le terme de « *polémiste* », et on constate que les deux camps se valent en termes de propos peu flatteurs. On remarquera la symétrie entre un des utilisateurs se plaignant d'avoir été traité de « *terroriste* », et son compère qui réécrit sa phrase précédente en *peurunvan* « *sinon dans quelques jours je vais avoir un colis piégé dans ma boîte aux lettres* ». De même, le qualificatif de « *secte* » résonne de manière étrangement symétrique avec le propos tenu par un des membres : « *En même temps ils ne parlent pas la même langue et sont d'une culture différente, donc à quoi bon essayer de raisonner avec ces gens-là* ».

Par ailleurs, on se souvient du « *dans son dernier livre en français* » mentionné sur le blog d'un partisan de la *skrivadeg* pour discréditer Fañch Broudic en montrant qu'il se contredit s'il prétend se soucier de l'avenir du breton tout en écrivant en français (mentionné plus haut) : on retrouve le procédé ici, puisqu'un des membres du forum écrit : « *d'ailleurs on m'a déjà traité d'anti-breton en français sur mon blog en breton, c'est pour dire* ». Le raisonnement est le même : j'écris en breton sur mon blog, donc je milite en faveur du breton, et une personne a le toupet de me dire que je m'oppose à la promotion de cette langue alors qu'elle-même n'y participe pas puisqu'elle écrit en français ; cette personne se contredit et c'est moi qui défends vraiment le breton par le fait même de m'exprimer en breton. Il est cependant intéressant de remarquer que le membre en question propose cette précision au sujet de son contradicteur dans un message que lui-même écrit en français, comme tout le reste de la conversation.

Enfin, le renvoi au nazisme présent lorsqu'un membre décrit son contradicteur comme « *le plus ardent défenseur d'un modèle orthographique officialisé avec les deniers de la propagandstaffel en 1941* » se situe au confluent de deux traditions : d'une part, une longue tradition qui repose sur le fait que l'orthographe *peurunvan* ait été adoptée en 1941, sous l'occupation allemande, pour la discréditer⁷⁴, d'autre part, une tendance forte sur internet à proposer rapidement des comparaisons avec la seconde guerre mondiale, désignée par le terme « loi de Godwin » dans le jargon des personnes pratiquant la discussion en-ligne. Ici, la mention du colis piégé, associant les défenseurs du *peurunvan* à des terroristes se situe dans la même veine que le rappel du rapport entre cette orthographe et la collaboration : sont

⁷⁴ Il est vrai que la proposition d'une orthographe commune lancée entre 1936 et 1938 avait été rejetée, et ce n'est qu'en 1941, sous l'Occupation, qu'elle fut adoptée. Roparz Hemon écrira à Meven Mordiern, un de ses mentors opposé à cette orthographe, que l'ordre en fut donné par les Allemands. Après que Mordiern eut publié cette lettre, les débats firent rage quant au réel rapport entre cette orthographe et les troupes d'occupation. Alors que ses promoteurs tentent de le minimiser en mentionnant qu'il ne s'agissait que d'une manière pour Hemon de se dédouaner auprès de son ancien maître, ses detracteurs font abondamment mention de la circonstance historique pour la discréditer. On retrouve ainsi cet argument dès les premiers textes où François Falc'hun présente les bases de son orthographe, jusqu'aux interventions de Françoise Morvan aujourd'hui. Les rapports entre le *peurunvan* et la collaboration ont été traités avec rigueur et minutie par Wmffre (2007 : 33-184). Cf aussi Hupel (2010 : 246-250).

implicitement convoqués des éléments de la *doxa* militante bretonne, à savoir l’ancrage plutôt nationaliste de Roparz Hemon et d’autres promoteurs de la graphie *peurunvan*, et les méthodes parfois musclées employées par cette frange du mouvement breton.

Ce que l’étude de ces controverses à propos de la *skrivadeg* nous montre principalement, c’est que même si les défenseurs de conceptions divergentes de la langue s’opposent dans le type pratiques du breton qu’ils valorisent, ils ont aussi un certain nombre de points communs : premièrement, nous avons constaté une certaine symétrie dans les stratégies rhétoriques utilisées de part et d’autre, que ce soit dans le discours visant à marginaliser son opposant, dans l’art de l’invective que l’on envoie et dans celui de se plaindre de celle que l’on reçoit ; deuxièmement, nous avons constaté que les locuteurs en conflit partageaient un certain nombre de présupposés, notamment quant à l’existence d’une forme de breton qui serait considérée comme supérieure à d’autres formes et quant à la légitimité de méthodes visant à comparer les productions des locuteurs à ce canon érigé⁷⁵. En ce sens, nous pourrions dire que, bien qu’en désaccord sur la réponse à donner à une question comme « qu’est-ce que le bon breton ? » ou « quel type de breton doit servir de critère pour l’évaluation de la compétence d’un locuteur ? », les différents positionnements partagent néanmoins les termes dans lesquels la question est formulée, en ce sens qu’ils s’accordent sur le fait qu’il existe un « bon breton » et qu’il est légitime de comparer les productions des locuteurs à un canon de la langue.

Conclusion

Nous avons commencé par voir que la *skrivadeg* se présentait elle-même comme un événement ludique et fédérateur, rassemblant petits et grands, Bretons de Bretagne administrative et de Loire-Atlantique autour du plaisir de la langue. Or cette rhétorique de l’unanimité masque des tensions profondes qui ont traversé le mouvement breton jusqu’il y a peu.

Ces tensions concernaient le clivage social apparaissant entre deux types de locuteurs du breton : d’une part, les « locuteurs natifs », ayant eu un rapport oral et quotidien au breton plutôt que scolaire et savant, pratiquant des variantes fortement dialectalisées, souvent implantés dans un contexte rural, ce type de pratiques cessant progressivement de se transmettre ; d’autre part des locuteurs plus récents, ayant généralement appris le breton par la voie scolaire ou livresque, proposant une démarche d’homogénéisation, de standardisation, de création néologique, dans le but que le breton puisse faire face aux situations du monde contemporain. Ces deux courants pratiquent des bretons différents mais revendiquent tous deux une supériorité de leur propre pratique sur celle du camp opposé. L’évolution historique semble aujourd’hui prendre la voie d’une reconnaissance institutionnelle du breton, de son apprentissage en contexte scolaire, et d’une diminution de la pluralité des pratiques (tant du point de vue dialectal que de celui de la variété des propositions orthographiques) au profit d’une seule, favorisant ainsi la seconde branche des locuteurs, et la *skrivadeg* pourrait s’affirmer comme le parangon de cette tendance.

Pourtant, la question de la gestion de la diversité dans une pratique se développant comme homogène n’est jamais définitivement résolue, et nous avons pu voir par l’analyse des choix linguistiques faits dans les textes donnés à la *skrivadeg* à quel point la tendance normativiste pouvait encore être soumise aux flottements et aux incertitudes. De plus, les débats ne sont

⁷⁵ Nous noterons ici avec Bourdieu (2001 : 88-94) que les polémiques sur « le bon style » ont, malgré leurs divergences, pour point commun d’accepter l’idée qu’il existe un « style » dans la langue et qu’il peut se définir d’une manière ou d’une autre, bien qu’elles le placent chacune dans des domaines différents.

pas clos, et certains militants continuent à s’opposer à la tendance majoritairement prise aujourd’hui par l’*emsav* – bien souvent sans véritablement remettre en cause les présupposés les plus profonds de cette tendance, notamment l’existence d’une pratique verbale de référence pour définir « la langue » et la pertinence d’évaluer la conformité des productions des locuteurs selon leur proximité avec cette pratique de référence.

Si la *skrivadeg*, en tant que phénomène festif, de participation libre, et jouant sur la valorisation, ne produit pas les mêmes effets sociaux que ceux que l’on peut constater au sein d’une dictée scolaire traditionnelle, son étude est néanmoins instructive en ce qu’elle met en valeur un présupposé qui est souvent oublié dans le contexte français : pour que dictée il y ait, il faut que l’ensemble de la population d’un territoire donné reconnaisse ses manières de parler comme constituant une et une seule langue, et qu’il existe une reconnaissance unanime sur la variété de cette langue qui est susceptible de servir de support normatif, et celles qui constituent une erreur.

Il est possible que les analyses portant sur les dictées françaises actuelles aient tendance à occulter ce moment de constitution socio-historique d’un usage prescriptif unique nommé « langue ». Dans le cas du français, cet usage de référence s’est constitué il y a plusieurs siècles⁷⁶, et est soutenu par un attirail institutionnel relativement puissant (Académie, écoles, dictionnaires, ...). Il bénéficie d’une place peu contestée en France, conférant une reconnaissance quasi-unanime au « français officiel ». Tout l’intérêt du terrain breton consiste donc à étudier ce processus d’institution d’une langue officielle lorsqu’il est *en train de se faire* : on perçoit alors à quel point il ne va pas de soi en observant la conflictualité et les revirements qui le caractérisent.

Bibliographie

- AR MASON Roperzh, 1943, *Le vannetais unifié, prononciation, grammaire, et vocabulaire*, Skridoù Breizh.
- BOURDIEU Pierre, 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- BROUDIC Fañch, 1995, *La pratique du breton de l’Ancien Régime à nos jours*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BROUDIC Fañch, 2009, *Parler breton au XXI^e siècle*, Emgleo Breiz.
- CANUT Cécile, DUCHÊNE Alexandre (éds.), 2011, *Appropriation politique et économique des langues*, revue *Langage et Société*, n° 136.
- ÉTIENNE Guy, 1983, *Geriadur ar bredelfennerezh e peder yezh : galleg, saozneg, alamaneg, brezhoneg*, Preder.
- GERMAN Gary, 2007, “Language shift, Diglossia and Dialectal Variation in Western Brittany : the Case of Southern Cornouaille”, pp. 176-177, 2, 8, 6, “Emphasis through redundancy”, in *The Celtic languages in Contact*, Papers from the Workshop within the XIII International Conference of Celtic Studies.
- HEMON Roparzh, MORDREL Olivier, 1925, « Premier et dernier manifeste de Gwalarn en langue française », dans *Breizh Atao*, n° 74.
- HEWITT Steve, 1977, *The degree of acceptability of modern literary Breton to native Breton speakers*, mémoire, Cambridge (n.p., disponible sur <https://independent.academia.edu/SteveHewitt> au 18/03/2015).
- HUPEL Erwan, 2010, *Gwalarn. Histoire d’un mouvement littéraire en Bretagne*, thèse, Université de Rennes 2.
- LAHIRE Bernard, 1993, *Culture écrite et inégalités scolaires : Sociologie de l’échec scolaire à l’école primaire*, Presses Universitaires de Lyon.

⁷⁶ On trouve des analyses de la constitution du bon français chez Trudeau (1992) ou Siouffi (2010).

- LE ROUX Pierre, 1924-1963, *Atlas Linguistique de Basse-Bretagne*, 6 volumes, Plihon & Hommay.
- PENTECOUTEAU Hugues, 2002, *Devenir bretonnant : découvertes, apprentissages et réappropriations d'une langue*, Presses Universitaires de Rennes.
- SCHAPANSKY Nathalie, 2000, *Negation, Referentiality and Boundedness in Gwenedeg Breton : a Case Study in Markedness and Asymmetry*, Lincom Europa.
- SIOUFFI Gilles, 2010, *Le « génie de la langue française ». Études sur les structures imaginaires de la description linguistique à l'Âge classique*, Champion.
- TRUDEAU Danielle, 1992, *les inventeurs du bon usage*, Minuit.
- WMFFRE Iwan, 2007, *Breton Orthographies and dialects : The twentieth Century War in Brittany*, Peter Lang.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro :

Margaret Bento, Marie-Madeleine Bertucci, Jacqueline Billiez, Marie-Line Bosse, Véronique Castellotti, Anne Dister, Martine Dreyfus, Valentin Feussi, Claudine Garcia-Debanc, Emmanuelle Huver, Jean-Pierre Jaffré, Fabrice Jecic, Jean Le Du, Normand Labrie, Gudrun Ledegen, Fabienne Leconte, Marinette Matthey, Bruno Maurer, Agnès Millet, Marie-Louise Moreau, Marie-Françoise Morin, Jean-Christophe Pellat, Corinne Totereau, Fanny Rink, Pierre Sève.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425